EUGÉNIE,

DRAME

EN CINQ ACTES EN PROSE.



EUGÉNIE,

DRAME

EN CINQ ACTES EN PROSE,

AVEC

UN ESSAI

SUR LE DRAME SÉRIEUX.

PAR M. DE BEAUMARCHAIS;

Une feule démarche hafardée m'a mife à la merci de tous le monde.

Eugén. Acte III, Scène IV.

Prix, trente fous broché.





A PARIS,

DE L'IMPRIMERIE DE CLOUSIER, rue de Sorbonne, attenant celle des Mathurins;

Et chez la Veuve DUCHESNE, Libraire, rue Saint-Jacques, au Temple-du-Goût.

MDCCLXXXII.

AVEC APPROBATION ET PERMISSION.



ESSAI
SUR
LE GENRE DRAMATIQUE
SÉRIEUX.

JE n'ai point le mérite d'être Auteur; le tems & les talens m'ont également manqué pour le devenir: mais il y a environ huit ans que je m'amusai à jetter sur le papier quelques idées sur le Drame sérieux ou intermédiaire entre la Tragédie héroïque & la Comédie plaisante. De plusieurs genres de Littérature, sur lesquels j'avais le choix d'essayer mes forces, le moins important peut-être était celui-ci; ce fut par-là même qu'il obtint la préférence. J'ai toujours été trop sérieusement occupé pour chercher autre chose qu'un délassement honnête dans les Lettres. *Neque semper arcum tendit Apollo*. Le sujet me plaisait: il m'entraîna; mais je ne tardai pas à sentir que j'avais tort de vouloir convaincre par le raisonnement dans un genre où il ne faut que persuader par le sentiment. Alors je desirai avec passion de pouvoir substituer l'exemple au précepte.

Moyen infaillible de faire des Profélites lorſqu'on réuſſit! mais qui expoſe le malheureux qui échoue au double chagrin de manquer ſon but, & de reſter chargé du ridicule d'avoir préſumé de ſes forces.

Trop échauffé pour être capable de cette dernière réflexion, je compoſai le Drame que je donne aujourd'hui. *Miſs Fanny, Miſs Jenny, Miſs Polly*, &c... Charmantes productions! Eugénie eût gagné ſans doute à vous avoir pour modèles; mais elle était, avant que vous euſſiez vous-mêmes l'exiſtence, ſans laquelle on ne ſert de modèle à perſonne. Je renvoie vos Auteurs à la petite nouvelle Eſpagnole du Comte de Belflor, dans le Diable boiteux. Elle fut la ſource où j'en puiſai l'idée. Le faible parti que j'en ai tiré, leur laiſſera peu de regrets de n'avoir pu m'être bons à quelque choſe.

La fabrique du plan, ce travail rapide, qui ne fait que jetter des maſſes, indiquer des ſituations, donner l'ébauche aux caractères, marchant avec chaleur, ne vit point ralentir mon courage; mais lorſqu'il fallut couper le ſujet, l'étendre, le mettre en œuvre, ma tête refroidie par les détails de l'exécution, connut la difficulté, s'effraya de l'entrepriſe, abandonna Dra-

me & Differtation. Et, tel qu'un enfant rebuté des efforts qu'il a faits pour dérober des fruits trop élevés, fe dépite & finit par fe confoler en cueillant des fleurs au pied de l'arbre même, une chanfon ou des vers à Thémire me firent oublier la peine inutile que j'avais prife.

Peu de tems après, M. Diderot donna fon *Pere de famille*. Le génie de ce Poëte, fa maniere forte, le ton mâle & vigoureux de fon Ouvrage devaient m'arracher le pinceau de la main; mais la route qu'il venait de frayer avait tant de charmes pour moi, que je confultai moins ma faibleffe que mon goût. Je repris mon Drame avec une nouvelle ardeur. J'y mis la dernière main, & je l'ai depuis donné aux Comédiens. Ainfi l'enfant que le fuccès d'un homme rend opiniâtre, atteint quelquefois aux fruits qu'il avait defirés. Heureux, en les goûtant, s'il ne les trouve pas remplis d'amertume! Voilà l'Hiftoire de la Pièce.

Maintenant qu'elle eft jouée, je vais examiner toutes les clameurs & les cenfures qu'elle a occafionnées; mais je ne releverai que celles qui frappent directement fur le genre dans lequel je me fuis plu à travailler, parce que c'eft le feul point qui puiffe intéreffer aujourd'hui

le public. Je m'impose à jamais silence sur les personnalités. *Jam dolor in morem venit meus*, (Ovid.) Je laisserai de même sans réponse tout ce qu'on a dit contre l'Ouvrage, persuadé que le plus grand honneur qu'on ait pû lui faire, après celui de s'en amuser au Théatre, a été de ne pas le juger indigne de toute critique.

Et que l'on ne croie pas que je me pare ici d'une fausse modestie. Mon sang froid, sur la censure rigoureuse de la première représentation, ne partait ni d'indifférence, ni d'orgueil; il fut le fruit de ce raisonnement qui me parut net & sans réplique. Si la Critique est judicieuse, l'Ouvrage n'a donc pu l'éviter: ce n'est point le cas de m'en plaindre, mais celui de le rectifier au gré des Censeurs, ou de l'abandonner tout-à-fait. Si quelqu'animosité secrette échauffe les esprits, j'ai deux motifs de tranquillité pour un. Voudrais-je avoir moins bien fait au prix de fermer la bouche à l'envie? & pourrais-je me flatter de la désarmer quand je ferais mieux?

J'ai vu des gens se fâcher de bonne foi, de voir que le genre dramatique sérieux se fesait des partisans. « Un genre » équivoque, disaient-ils, on ne sçait » ce que c'est; qu'est-ce qu'une Pièce,

» dans laquelle il n'y a pas le mot pour » rire, où cinq mortels Actes de prose » traînante, sans sel comique, sans ma- » ximes, sans caractères, nous tiennent » suspendus au fil d'un évenement roma- » nesque, qui n'a souvent pas plus de » vraisemblance que de réalité? N'est-ce » pas ouvrir la porte à la licence, & favo- » riser la paresse, que de souffrir de tels » Ouvrages? La facilité de la prose dé- » goûtera nos jeunes gens du travail pé- » nible des vers, & notre Théatre retom- » bera bientôt dans la barbarie, d'où nos » Poëtes ont eu tant de peine à le tirer.

» Ce n'est pas que quelques-unes de ces » Pièces ne m'aient attendri, je ne sçais » comment, mais c'est qu'il serait affreux » qu'un pareil genre prît; outre qu'il ne » convient point du tout à notre Nation, » chacun sçait ce qu'en ont pensé des Au- » teurs célèbres, dont l'opinion fait auto- » rité. Ils l'ont proscrit comme un genre » également désavoué de Melpomène & » de Thalie. Faudra-t-il créer une Muse » nouvelle pour présider à ce cothurne » trivial, à ce comique échâssé? Tragi- » Comédie, Tragédie bourgeoise, Co- » médie larmoyante, on ne sçait quel » nom donner à ces productions mon- » strueuses! & qu'un chétif Auteur ne

» vienne pas se targuer des suffrages mo-
» mentanés du public! juste salaire du
» travail & du talent des Comédiens!... le
» public!... qu'est-ce encore que le public?
» Lorsque cet être collectif vient à se dis-
» soudre, que les parties s'en dispersent,
» que reste-t-il pour fondement de l'opi-
» nion générale, sinon celle de chaque
» individu, dont les plus éclairés ont une
» influence naturelle sur les autres qui les
» ramène tôt ou tard à leur avis? D'où
» l'on voit que c'est au jugement du petit
» nombre, & non à celui de la multitude
» qu'il faut s'en rapporter ».

C'est assez: osons répondre à ce torrent d'objections, que je n'ai affaiblies, ni fardées en les rapportant. Commençons par nous rendre notre Juge favorable, en défendant ses droits. Quoi qu'en disent les Censeurs, le public assemblé n'en est pas moins le seul Juge des Ouvrages destinés à l'amuser, tous lui sont également soumis; & vouloir arrêter les efforts du génie dans la création d'un nouveau genre de spectacle, ou dans l'extension de ceux qu'il connaît déja, est un attentat contre ses droits, une entreprise contre ses plaisirs. Je conviens qu'une vérité difficile, sera plutôt rencontrée, mieux saisie, plus sainement jugée par un petit nombre de

perſonnes éclairées, que par la multitude en rumeur, puiſque ſans cela cette vérité ne devrait pas être appellée difficile; mais les objets de goût, de ſentiment, de pur effet, en un mot de ſpectacle, n'étant jamais admis que ſur la ſenſation puiſſante & ſubite qu'ils produiſent dans tous les Spectateurs, doivent-ils être jugés ſur les mêmes regles? Lorſqu'il eſt moins queſtion de diſcuter & d'approfondir, que de ſentir, de s'amuſer ou d'être touché, n'eſt-il pas auſſi hazardé de ſoutenir que le jugement du public ému, eſt faux & mal porté, qu'il le ſerait de prétendre qu'un genre de ſpectacle dont toute une Nation aurait été vivement affectée, & qui lui plairait généralement, n'aurait pas le degré de bonté convenable à cette Nation? De quel poids feront contre le goût du public les Satyres de quelques Auteurs ſur le Drame ſérieux, ſur-tout lorſque leurs plaiſanteries calomnient des Ouvrages charmans en ce genre ſortis de leur plume. Outre qu'il faut être conſéquent; c'eſt que l'arme légère & badine du ſarcaſme n'a jamais décidé d'affaires; elle eſt ſeulement propre à les engager, & tout-au-plus permiſe contre ces poltrons d'adverſaires, qui retranchés derrière des

monceaux d'autorités, refusent de prêter le collet aux Raisonneurs en rase campagne. Elle convient encore à nos Beaux-Esprits de société qui ne font qu'effleurer ce qu'ils jugent, & font comme les troupes légères, ou les enfans perdus de la Littérature. Mais ici, par un renversement singulier, les graves Auteurs plaisantent, & les gens du monde discutent. J'entends citer par-tout de grands mots, & mettre en avant, contre le genre sérieux, Aristote, les anciens, les poétiques, l'usage du Théatre, les regles, & sur-tout les regles, cet éternel lieu-commun des critiques, cet épouvantail des esprits ordinaires. En quel genre a-t-on vu les regles produire des chefs-d'œuvre? N'est-ce pas au contaire les grands exemples qui de tout tems ont servi de base & de fondement à ces regles, dont on fait une entrave au génie en intervertissant l'ordre des choses? Les hommes eussent-ils jamais avancé dans les Arts & les Sciences, s'ils avaient servilement respecté les bornes trompeuses que leurs prédécesseurs y avaient prescrites? Le nouveau monde serait encore dans le néant pour nous, si le hardi Navigateur Génois n'eût pas foulé aux pieds ce *nec plus ultrà*

des colonnes d'Alcide, auſſi menteur qu'orgueilleux. Le génie curieux, impatient, toujours à l'étroit dans le cercle des connaiſſances acquiſes, ſoupçonne quelque choſe de plus que ce qu'on ſçait; agité par le ſentiment qui le preſſe, il ſe tourmente, entreprend, s'agrandit; & rompant enfin la barrière du préjugé, il s'élance au-delà des bornes connues. Il s'égare quelquefois, mais c'eſt lui ſeul qui porte au loin dans la nuit du poſſible le fanal, vers lequel on s'empreſſe de le ſuivre. Il a fait un pas de géant, & l'Art s'eſt étendu..... Arrêtons-nous. Il ne s'agit point ici de diſputer avec feu, mais de diſcuter froidement. Réduiſons donc à des termes ſimples une queſtion qui n'a jamais été bien poſée. Pour la porter au tribunal de la raiſon, voici comment je l'énoncerais.

Eſt-il permis d'eſſayer d'intéreſſer un peuple, au Théatre, & de faire couler ſes larmes ſur un évenement, tel, qu'en le ſuppoſant véritable, & paſſé ſous ſes yeux entre des citoyens, il ne manquerait jamais de produire cet effet ſur lui? car tel eſt l'objet du genre honnête & ſérieux. Si quelqu'un eſt aſſez barbare, aſſez claſſique pour oſer ſoutenir la négative, il faut lui demander ſi ce qu'il entend par le mot

Drame ou Pièce de Théatre, n'eſt pas le tableau fidèle des actions des hommes? Il faut lui lire les Romans de Richardſon qui ſont de vrais Drames, de même que le Drame eſt la concluſion & l'inſtant le plus intéreſſant d'un Roman quelconque. Il faut lui apprendre, s'il l'ignore, que pluſieurs Scènes de l'Enfant prodigue, Nanine toute entiere, Mélanide, Cénie, le Père de famille, l'Ecoſſaiſe, le Philoſophe ſans le ſçavoir, ont déja fait connaître de quelles beautés le genre ſérieux eſt ſuſceptible, & nous ont accoutumés à nous plaire à la peinture touchante d'un malheur domeſtique, d'autant plus puiſſante ſur nos cœurs, qu'il ſemble nous menacer de plus près. Effet qu'on ne peut jamais eſpérer au même degré, de tous les grands tableaux de la Tragédie héroïque.

Avant d'aller plus loin, j'avertis que ce qui me reſte à dire eſt étranger à nos fameux Tragiques. Ils auraient également brillé dans toute autre carrière; le génie naît de lui-même, il ne doit rien aux ſujets, & s'applique à tous. Je differte ſur le fonds des choſes, en reſpectant le mérite des Auteurs. Je compare les genres, & ne diſcute point les talens. Voici donc mon aſſertion.

Il eſt de l'eſſence du genre ſérieux d'offrir un intérêt plus preſſant, une moralité plus directe que la Tragédie héroïque, & plus profonde que la Comédie plaiſante; toutes choſes égales d'ailleurs.

J'entends déja mille voix s'élever, & crier à l'impie; mais je demande pour toute grace qu'on m'écoute avant de prononcer l'anathème. Ces idées ſont trop neuves pour n'avoir pas beſoin d'être développées.

Dans la Tragédie des anciens, une indignation involontaire contre leurs Dieux cruels, eſt le ſentiment qui me ſaiſit à la vue des maux dont ils permettent qu'une innocente victime ſoit accablée. Œdipe, Jocaſte, Phèdre, Ariane, Philoctète, Oreſte, & tant d'autres m'inſpirent moins d'intérêt que de terreur. Etres dévoués & paſſifs, aveugles inſtrumens de la colère ou de la fantaiſie de ces Dieux! je ſuis effrayé bien plus qu'attendri ſur leur ſort. Tout eſt énorme dans ces Drames: les paſſions toujours effrénées, les crimes toujours atroces y ſont auſſi loin de la nature qu'inouis dans nos mœurs; on n'y marche que parmi des décombres, à travers des flots de ſang, ſur des monceaux de morts, & l'on n'arrive à la cataſtrophe que par l'empoiſonne-

ment, l'aſſaſſinat, l'inceſte ou le parricide. Les larmes qu'on y répand quelquefois, ſont pénibles, rares, brûlantes; elles ſerrent le front long-tems avant de couler. Il faut des efforts incroyables pour nous les arracher, & tout le génie d'un ſublime Auteur y ſuffit à peine.

D'ailleurs les coups inévitables du deſtin n'offrent aucun ſens moral à l'eſprit. Quand on ne peut que trembler & ſe taire, le pire n'eſt-il pas de réfléchir? Si l'on tirait une moralité d'un pareil genre de ſpectacle, elle ferait affreuſe, & porterait au crime autant d'ames, à qui la fatalité ſervirait d'excuſe, qu'elle en décourageroit de ſuivre le chemin de la vertu, dont tous les efforts dans ce ſyſtême ne garantiſſent de rien. S'il n'y a pas de vertus ſans ſacrifices, il n'y a point auſſi de ſacrifices ſans eſpoir de récompenſe. Toute croyance de fatalité dégrade l'homme en lui ôtant la liberté, hors laquelle il n'y a nulle moralité dans ſes actions.

D'autre part, examinons quelle eſpèce d'intérêt les Héros & les Rois, proprement dits, excitent en nous dans la Tragédie héroïque, & nous reconnaîtrons peut-être que ces grands événemens, ces perſonnages faſtueux qu'elle nous préſente, ne ſont que des pièges tendus à notre

amour-propre, auxquels le cœur se prend rarement. C'est notre vanité qui trouve son compte à être initiée dans les secrets d'une Cour superbe, à entrer dans un Conseil qui va changer la face d'un Etat, à percer jusqu'au cabinet d'une Reine, dont la vue nous serait permise à peine.

Nous aimons à nous croire les confidens d'un Prince malheureux, parce que ses chagrins, ses larmes, ses faiblesses semblent rapprocher sa condition de la nôtre, où nous consolent de son élévation : sans nous en appercevoir, chacun de nous cherche à agrandir sa sphère, & notre orgueil se nourrit du plaisir de juger au Théatre ces Maîtres du monde, qui partout ailleurs peuvent nous fouler aux pieds. Les hommes sont plus dupes d'eux-mêmes qu'ils ne le croient : le plus sage est souvent mû par des motifs, dont il rougirait s'il s'en était mieux rendu compte. Mais si notre cœur entre pour quelque chose dans l'intérêt que nous prenons aux personnages de la Tragédie, c'est moins parce qu'ils sont Héros ou Róis, que parce qu'ils sont hommes & malheureux : est-ce la Reine de Messène qui me touche en Mérope? C'est la mère d'Egiste : la seule nature a des droits sur notre cœur.

Si le Théatre est le tableau fidèle de ce

qui se passe dans le monde, l'intérêt qu'il excite en nous a donc un rapport nécessaire à notre manière d'envisager les objets réels. Or je vois que souvent un grand Prince, au faîte du bonheur, couvert de gloire, & tout brillant de succès, n'obtient de nous que le sentiment stérile de l'admiration qui est étranger à notre cœur. Nous ne sentons peut-être jamais si bien qu'il nous est cher, que lorsqu'il tombe dans quelque disgrace: cet enthousiasme si touchant du peuple qui fait l'éloge & la récompense des bons Rois, ne le saisit guères qu'au moment qu'il les voit malheureux, ou qu'il craint de les perdre. Alors sa compassion pour l'homme souffrant est un sentiment si vrai, si profond, qu'on dirait qu'il peut acquitter tous les bienfaits du Monarque heureux. Le véritable intérêt du cœur, sa vraie relation est donc toujours d'un homme à un homme, & non d'un homme à un Roi. Aussi, bien loin que l'éclat du rang augmente en moi l'intérêt que je prends aux personnages tragiques; il y nuit au contraire. Plus l'homme qui pâtit est d'un état qui se rapproche du mien, plus son malheur a de prise sur mon ame. « Ne serait-il pas à desirer (dit M. Rousseau) » que nos sublimes Auteurs » daignassent descendre un peu de leur

» continuelle élévation, & nous attendrir » quelquefois pour l'humanité souffrante, » de peur que n'ayant de la pitié que pour » des Héros malheureux, nous n'en ayons » jamais pour personne ».

Que me font à moi, sujet paisible d'un Etat Monarchique du dix-huitieme siècle, les révolutions d'Athènes & de Rome ? quel véritable intérêt puis-je prendre à la mort d'un tyran du Péloponnèse ? au sacrifice d'une jeune Princesse en Aulide ? Il n'y a dans tout cela rien à voir pour moi, aucune moralité qui me convienne. Car qu'est-ce que moralité ? C'est le résultat fructueux & l'application personnelle des réflexions qu'un évenement nous arrache. Qu'est-ce que l'intérêt ? C'est le sentiment involontaire, par lequel nous nous adaptons cet évenement, sentiment qui nous met en la place de celui qui souffre, au milieu de sa situation. Une comparaison prise au hasard dans la nature, achevera de rendre mon idée sensible à tout le monde. Pourquoi la Relation du tremblement de terre qui engloutit Lima & ses habitans à trois mille lieues de moi, me trouble-t-elle, lorsque celle du meurtre juridique de Charles I. commis à Londres, ne fait que m'indigner ? C'est que le volcan ouvert au Pérou pouvait faire son explosion à Paris,

m'enſevelir ſous ſes ruines, & peut-être me menace encore; au lieu que je ne puis jamais appréhender rien d'abſolument ſemblable au malheur inoui du Roi d'Angleterre : ce ſentiment eſt dans le cœur de tous les hommes; il ſert de baſe à ce principe certain de l'Art, qu'il n'y a moralité, ni intérêt au Théatre, ſans un ſecret rapport du ſujet dramatique à nous. Il reſte donc pour conſtant que la Tragédie héroïque ne nous touche que par le point où elle ſe rapproche du genre ſérieux, en nous peignant des hommes, & non des Rois; & que les ſujets qu'elle met en action étant ſi loin de nos mœurs, & les perſonnages ſi étrangers à notre état civil, l'intérêt en eſt moins preſſant que celui d'un Drame ſérieux, & la moralité moins directe, plus aride, ſouvent nulle & perdue pour nous, à-moins qu'elle ne ſerve à nous conſoler de notre médiocrité, en nous montrant que les grands crimes & les grands malheurs ſont l'ordinaire partage de ceux qui ſe mêlent de gouverner le monde.

Après ce qu'on vient de lire, je ne crois pas avoir beſoin de prouver qu'il y a plus d'intérêt dans un Drame ſérieux, que dans une Pièce comique. Tout le monde ſçait que les ſujets touchans nous affectent

davantage

davantage que les ſujets plaiſans à égal dégré de mérite. Il ſuffira ſeulement de développer les cauſes de cet effet auſſi conſtant que naturel, & d'examiner l'objet moral dans la comparaiſon des deux genres.

La gaieté légère nous diſtrait; elle tire, en quelque façon, notre ame hors d'elle-même, & la répand autour de nous: on ne rit bien qu'en compagnie. Mais ſi le tableau gai du ridicule amuſe un moment l'eſprit au ſpectacle; l'expérience nous apprend que le rire qu'excite en nous un trait lancé, meurt abſolument ſur ſa victime, ſans jamais réfléchir juſqu'à notre cœur. L'amour-propre ſoigneux de ſe ſouſtraire à l'application, ſe ſauve, à la faveur des éclats de l'aſſemblée, & profite du tumulte général pour écarter tout ce qui pourrait nous convenir dans l'Epigramme. Juſques-là le mal n'eſt pas grand, pourvu qu'on n'ait livré à la riſée publique qu'un pédant, un fat, une coquette, un extravagant, une imbécile, une bamboche, en un mot, tous les ridicules de la ſociété. Mais la moquerie qui les punit eſt-elle l'arme avec laquelle on doit attaquer le vice? Eſt-ce en plaiſantant qu'on croit l'attérer? Non-ſeulement on manquerait ſon but, mais on

ferait précisément le contraire de ce qu'on s'était proposé. Nous le voyons arriver dans la plûpart des Pièces comiques ; à la honte de la Morale, le Spectateur se surprend trop souvent à s'intéresser pour le fripon contre l'honnête homme, parce que celui-ci est toujours le moins plaisant des deux. Mais si la gaieté des Scènes a pu m'entraîner un moment, bientôt humilié de m'être laissé prendre au piège des bons mots ou du jeu théatral, je me retire mécontent de l'Auteur, de l'Ouvrage & de moi-même. La moralité du genre plaisant est donc ou peu profonde, ou nulle, ou même inverse de ce qu'elle devrait être au théâtre.

Il n'en est pas ainsi de l'effet d'un Drame touchant, puisé dans nos mœurs. Si le rire bruyant est ennemi de la réflexion, l'attendrissement au contraire est silencieux : il nous recueille, il nous isole de tout. Celui qui pleure au Spectacle est seul, & plus il le sent, plus il pleure avec délices, & surtout dans les pieces du genre honnête & sérieux qui remuent le cœur par des moyens si vrais, si naturels. Souvent au milieu d'une scène agréable, une émotion charmante fait tomber des yeux des larmes abondantes & faciles, qui se mêlent aux graces du sourire, & peignent sur le visage l'attendrissement & la joie. Un con-

flit si touchant n'est-il pas le plus beau triomphe de l'art, & l'état le plus doux pour l'ame sensible qui l'éprouve ?

L'attendrissement a de plus cet avantage moral sur le rire, qu'il ne se porte sur aucun objet sans agir en même tems sur nous par une réaction puissante.

Le tableau du malheur d'un honnête-homme frappe au cœur, l'ouvre doucement, s'en empare, & le force bien-tôt à s'examiner soi-même. Lorsque je vois la vertu persécutée, victime de la méchanceté, mais toujours belle, toujours glorieuse, & préferable à tout, même au sein du malheur, l'effet du Drame n'est point équivoque, c'est à elle seule que je m'intéresse; & alors si je ne suis pas heureux moi-même; si la basse envie fait ses efforts pour me noircir; si elle m'attaque dans ma personne, mon honneur ou ma fortune; combien je me plais à ce genre de spectacle! & quel beau sens moral je puis en tirer! le sujet m'y porte naturellement; comme je ne m'intéresse qu'au malheureux qui souffre injustement, j'examine si par légereté de caractère, défaut de conduite, ambition démesurée, ou concurrence mal-honnête, je me suis attiré la haine qui me poursuit, & ma conclusion est sûrement de chercher à me corriger: ainsi je

ſors du Spectacle meilleur que je n'y ſuis entré, par cela ſeul que j'ai été attendri.

Si l'injure qu'on me fait eſt criante, & vient plus du fait d'autrui que du mien, la moralité du Drame attendriſſant ſera plus douce encore pour moi. Je deſcendrai dans mon cœur avec plaiſir, & là, ſi j'ai rempli tous mes devoirs envers la ſociété, ſi je ſuis bon parent, maître équitable, ami bienfaiſant, homme juſte & citoyen utile; le ſentiment intérieur me conſolant de l'injure étrangere, je chérirai le Spectacle qui m'aura rappellé que je tire de l'exercice de la vertu, la plus grande douceur à laquelle un homme ſage puiſſe prétendre, celle d'être content de lui, & je retournerai pleurer avec délices au tableau de l'innocence ou de la vertu perſécutée.

Ma ſituation eſt-elle heureuſe au point que le Drame ne puiſſe m'offrir aucune application perſonnelle, ce qui eſt pourtant aſſez rare; alors la moralité tournant toute au profit de ma ſenſibilité, je me ſaurai gré d'être capable de m'attendrir ſur des maux qui ne peuvent me menacer ni m'atteindre: cela me prouvera que mon ame eſt bonne & ne s'éloigne pas de la pratique des vertus bienfaiſantes. Je ſortirai ſatisfait, ému, & auſſi content du théâtre que de moi-même.

Quoique ces réflexions ſoient ſenſiblement vraies, je ne les adreſſe pas indiſtinctement à tout le monde. L'homme qui craint de pleurer, celui qui refuſe de s'attendrir, a un vice dans le cœur, ou de fortes raiſons de n'oſer y rentrer pour compter avec lui-même : ce n'eſt pas à lui que je parle, il eſt étranger à tout ce que je viens de dire. Je parle à l'homme ſenſible, à qui il eſt ſouvent arrivé de s'en aller auſſi-tôt après un Drame attendriſſant. Je m'adreſſe à celui qui préfere l'utile & douce émotion où le Spectacle l'a jetté, à la diverſion des plaiſanteries de la petite piece, qui, la toile baiſſée, ne laiſſent rien dans le cœur.

Pour moi, lorſqu'un ſujet tragique m'a vivement affecté, mon ame s'en occupe délicieuſement pendant l'intervalle des deux pieces, & je ſens long-tems que je me prête à regret à la ſeconde. Il me ſemble alors que mon cœur ſe referme par degrés, comme une fleur ouverte aux premiers ſoleils du printems, ſe reſſerre le ſoir à meſure que le froid de la nuit ſuccede à la chaleur du jour.

Quelqu'un a prétendu que le genre ſérieux devait avoir plus de ſuccès dans les Provinces qu'à Paris, parce que, diſait-il, on vaut mieux là qu'ici, & que plus on eſt

corrompu, moins on se plaît à être touché. Il est certain que celui qui fit interdire son pere, enfermer son fils, qui vit dans le divorce avec sa femme, qui dédaigne son obscure famille, qui n'aime personne, & qui fait, en un mot, profession publique de mauvais cœur, ne peut voir dans ce genre de spectacle qu'une censure amere de sa conduite, un reproche public de sa dureté; il faut qu'il fuie ou qu'il se corrige, & le premier lui convient toujours davantage. Son visage le trahirait, son maintien accuserait sa conscience: *Heu quam difficile est crimen non prodere vultu!* dit Ovide. Et l'on ne peut s'empêcher d'avouer que ces désordres sont plus sensibles dans la Capitale que par-tout ailleurs. Mais cette réflexion est aussi trop affligeante pour être poussée plus loin; j'aime mieux tourner son propre argument contre mon Observateur, & le succès d'Eugénie m'y servira d'autant mieux, que cette piece faiblement travaillée, fait peut-être moins d'honneur à l'esprit qu'au cœur de son Auteur. Puisque c'est en faveur du sentiment & de l'honnêteté de la morale qu'on a fait grace aux défauts de l'ouvrage; il en faut conclure que Paris de le cede point en sensibilité aux Provinces du Royaume; & pour moi, je crois que si les vices qui frappent mon

Cenſeur, y ſemblent plus communs; c'eſt ſeulement en raiſon compoſée du plus grand nombre d'hommes que cette Ville raſſemble, & de l'élévation du théâtre ſur lequel ils ſont placés.

On reproche au genre noble & ſérieux de manquer de nerf, de chaleur, de force ou de ſel comique: car le *vis comica* des Latins renferme toutes ces choſes: voyons ſi ce reproche eſt fondé. Tout objet trop neuf pour préſenter en ſoi des regles poſitives de diſcuſſion, ſe juge par analogie à des objets de même nature, mais plus connus. Appliquons cette méthode à la queſtion préſente. Le Drame ſérieux & touchant, tient le milieu entre la Tragédie héroïque & la Comédie plaiſante. Si je l'examine par le côté où il s'éleve au tragique, je me demande, la chaleur & la force d'un Etre théatral ſe tirent-elles de ſon état civil ou du fond de ſon caractère? Un coup d'œil ſur les modèles que la nature fournit à l'art imitateur, m'apprend que la vigueur de caractère n'appartient pas plus au Prince qu'au Particulier. Trois hommes s'élevent du ſein de Rome & ſe partagent l'empire du monde. Le premier eſt lâche & puſillanime; le ſecond, vaillant, préſomptueux & féroce; & le troiſième, un fourbe adroit, qui dépouille les deux autres. Mais Lépide,

Antoine & Octave montèrent au Triumvirat avec un caractère qui décida seul de la différence de leur sort dans la jouissance de l'usurpation commune. Et la mollesse de l'un, la violence de l'autre, & l'adresse du dernier, auraient eu également leur effet, quand il ne se fût agi entre eux que du partage d'une succession privée. Tout homme est lui-même par son caractère, il est ce qu'il plaît au sort par son état sur lequel ce caractère influe beaucoup; d'où il suit que le Drame sérieux qui me présente des hommer vivement affectés par un événement, est susceptible d'autant de nerf, de force ou d'élévation, que la Tragédie héroïque, qui me montre aussi des hommes vivement affectés, dans des conditions seulement plus relevées. Si j'observe le Drame noble & grave par le point où il touche au comique, je ne puis disconvenir que le *vis comica* ne soit un moyen indispensable de la bonne Comédie : mais alors je demanderai pourquoi l'on imputerait au genre sérieux un défaut de chaleur qui, s'il existe, ne peut provenir que de la mal-adresse de l'Auteur? Puisque ce genre prend ses personnages au sein de la société, comme la Comédie gaie; les caractères qu'il leur suppose doivent-ils avoir moins de vigueur, sortir avec moins de force, dans la douleur

ou la colere d'un événement qui engage l'honneur & la vie, que lorſque ces caractères ſont employés à démêler des intérêts moins preſſans, dans de ſimples embarras, ou dans des ſujets purement comiques? Auſſi, quand tous les Drames que j'ai ci-devant cités manqueraient de force comique, ce que je ſuis bien loin de penſer; quand même Eugénie, dont j'oſe à peine parler après tous ces modèles, ſerait encore plus faible, la queſtion ne devrait jamais rouler que ſur le plus ou le moins de capacité des Auteurs, & non ſur un genre, qui de ſa nature eſt le moins bourſouflé, mais le plus nerveux de tous. De même qu'il ſerait imprudent de dire du mal de l'Epopée, quand l'Iliade & la Henriade n'exiſteraient pas, & encore que nous n'euſſions à citer pour tout exemple en ce genre, que le Clovis ou la Pucelle, (j'entends celle de Chapelain.)

Il s'éleve une autre queſtion, ſur laquelle je dirai mon ſentiment avec d'autant plus de liberté qu'elle n'eſt point formée en objection contre le genre que je défens. On demande ſi le Drame ſérieux ou Tragédie domeſtique doit s'écrire en proſe ou en vers. Par cette queſtion, je vois déja qu'il n'eſt point indifférent de l'écrire d'une ou d'autre maniere, & c'eſt

beaucoup. Mais il n'y a pas moyen d'appliquer à ce fait la méthode analogique comme au précédent: ici toutes raiſons de préférence manquent, hors celles qui peuvent ſe tirer de la nature même des choſes. Etabliſſons-les donc avec ſoin: l'exemple de M. de la Mothe, quoiqu'un peu étranger à la queſtion, ne ſervira pas moins à y répandre un grand jour. L'eſſai malheureux qu'il fit de la proſe dans ſon Œdipe, entraîne beaucoup d'eſprits & les porte à ſe décider en faveur des vers. D'un autre côté, M. Diderot dans ſon eſtimable Ouvrage ſur l'art dramatique, ſe décide pour la proſe; mais ſeulement par ſentiment, & ſans entrer dans les raiſons qu'il a de la préférer. Les partiſans des vers dans le fait de M. de la Mothe, avaient auſſi jugé par ſentiment; les uns & les autres ont également raiſon, parce qu'ils ſont d'accord au fond. Ce n'eſt que faute d'explication qu'ils ſemblent diviſés, & cette oppoſition apparente eſt préciſément ce qui juge la queſtion.

Puiſque M. de la Mothe voulait rapprocher ſon langage de celui de la nature; il ne devait pas choiſir le ſujet tragique de ſon Drame dans les familles de Cadmus, de Tantale, ou d'Atrée & Thieſte. Ces tems héroïques & fabuleux, où l'on voit agir pêle-mêle & ſe confondre par-tout

les Dieux & les Héros, grossissent à notre imagination les objets qu'ils nous présentent & portent avec eux un merveilleux, pour lequel le rithme pompeux & cadencé de la versification semble avoir été inventé, & auquel il s'amalgame parfaitement. Ainsi les Héros d'Homere qui ne paraissent que grands & superbes dans l'Epopée, seraient gigantesques dans l'Histoire en prose. Son langage trop vrai & trop voisin de nous, est comme l'attelier du Scupleur où tout est colossal. La poésie est le vrai pié-d'estal qui met ces groupes énormes au point d'optique favorable à l'œil; & il en est de la Tragédie héroïque, comme du Poëme épique. On eut donc raison de blâmer M. de la Mothe d'avoir traité le sujet héroïque d'Œdipe en langage familier. Peut-être eût-il fait une faute non moins grande contre la vérité, la vraisemblance & le bon goût, s'il eût traité en vers magnifiques un événement malheureux, arrivé parmi nous entre des Citoyens. Car suivant cette regle de la poëtique d'Aristote : *Comedia enim deteriores, Tragedia meliores quam nunc sunt, imitari conantur.* Si la Tragédie doit nous représenter les hommes plus grands, & la Comédie moindres qu'ils ne sont réellement, l'imitation de l'un & l'autre genre n'ayant pas une exacte

vérité, leur langage n'a pas besoin d'être rigoureusement asservi aux regles de la nature. On fait faire à l'esprit humain autant de pas qu'on veut vers le merveilleux, dès qu'on lui a fait une fois franchir les barrières du naturel; les sujets n'ayant plus alors qu'une vérité poétique ou de convention, il s'accommode aisément de tout. Voilà pourquoi la Tragédie s'écrit avec succès en vers, & la Comédie indifféremment de l'une ou de l'autre maniere. Mais le genre sérieux qui tient le milieu entre les deux autres, devant nous montrer les hommes absolument tels qu'ils sont, ne peut pas se permettre la plus légère liberté contre le langage, les mœurs ou le costume de ceux qu'il met en scène. « Mais, direz-vous, le lan» gage de la Tragédie est très-différent de » celui de l'Epopée; plus uni, moins chargé » de métaphores, & se rapprochant davan» tage de la nature, qui empêche qu'il ne » s'adapte avec succès au genre sérieux ? » C'est bien dit. Faites seulement un pas de plus, & concluez avec moi que plus ce langage s'en rapprochera, mieux il conviendra au genre; ce qui ramene tout naturellement à préférer la prose, & c'est ce qu'a sous-entendu M. Diderot. En effet, si l'art du Comédien consiste à me faire oublier le travail que l'Auteur s'est donné d'écrire son ouvrage en vers, autant valait-

il qu'il ne prît pas une peine dont tout le mérite eſt dans la difficulté vaincue : genre de beauté, qui fait peut-être honneur au talent ; mais qui n'intéreſſe jamais perſonne en faveur du fond de l'ouvrage. Qu'on ne perde pas de vûe cependant que c'eſt relativement au Drame ſérieux que je raiſonne ainſi. Si je traitais un Drame comique, peut-être voudrais-je à la gaieté du ſujet joindre encore le charme de la poéſie. Son coloris moins vrai, mais plus brillant que celui de la proſe, donne à l'ouvrage l'air riche & fleuri d'un parterre. Si l'harmonie des vers ôte un peu de naturel aux choſes fortes, en revanche elle échauffe les endroits faibles, & ſur-tout eſt très-propre à embellir les détails badins d'une piece ſans intérêt. Je ne ſais point mauvais gré à l'homme qui me conduit à la promenade, de me faire admirer toutes les beautés qui ornent ſon parc, & d'éloigner le terme de mon plaiſir, par l'agrément des détails & la variété des objets : mais celui qui m'arrache à ma tranquillité pour m'entraîner avec lui dans une pourſuite pénible ; celui dont on enleve la femme, la fille, l'honneur ou le bien, peut-il s'amuſer en chemin ? Nous ne marchons que pour arriver ; s'il s'arrête en une carrière douloureuſe, s'il me laiſſe entrevoir

qu'il eſt moins preſſé que moi de ſortir des cruels embarras que ma compaſſion ſeule me fait partager, j'abandonne l'inſenſé, ou je ſuis un barbare qui ſe joue de ma ſenſibilité.

Le genre ſérieux n'admet donc qu'un ſtyle ſimple, ſans fleurs ni guirlandes; il doit tirer toute ſa beauté du fond, de la texture, de l'intérêt & de la marche du ſujet. Comme il eſt auſſi vrai que la nature même, les ſentences & les plumes du tragique, les pointes & les cocardes du comique lui ſont abſolument interdites; jamais de maximes, à moins qu'elles ne ſoient miſes en action. Ses perſonnages doivent toujours y paraître ſous un tel aſpect, qu'ils aient à peine beſoin de parler pour intéreſſer. Sa véritable éloquence eſt celle des ſituations, & le ſeul coloris qui lui ſoit permis eſt le langage vif, preſſé, coupé, tumultueux & vrai des paſſions ſi éloigné du compas de la céſure, & de l'affectation de la rime, que tous les ſoins du Poëte ne peuvent empêcher d'appercevoir dans ſon Drame s'il eſt en vers. Pour que le genre ſérieux ait toute la vérité qu'on a droit d'exiger de lui, le premier objet de l'Auteur doit être de me tranſporter ſi loin des couliſſes, & de faire ſi bien diſparaître à mes yeux tout le badinage

d'Acteurs, l'appareil théatral, que leur souvenir ne puisse pas m'atteindre une seule fois dans tout le cours de son Drame. Or le premier effet de la conversation rimée, qui n'a qu'une vérité de convention, n'est-il pas de me ramener au théâtre, & de détruire par conséquent toute l'illusion qu'on a prétendu me faire? C'est dans le sallon de Vanderk que j'ai tout-à-fait perdu de vûe Préville & Brisard, pour ne voir que le bon Antoine & son excellent maître, & m'attendrir véritablement avec eux. Croyez-vous que cela me fût arrivé de même, s'ils m'eussent récité des vers? Non-seulement j'aurais retrouvé les Acteurs dans les personnages, mais qui pis est, à chaque rime, j'aurais apperçu le Poëte dans les Acteurs. Alors toute la vérité si précieuse de cette pièce s'évanouissait; & cet Antoine si vrai, si pathétique m'eût paru aussi gauche & maussade avec son langage emprunté, qu'un naïf paysan qu'on affublerait d'un riche habit de livrée, avec la prétention de me le montrer au naturel. Je pense donc, comme M. Diderot, que le genre sérieux doit s'écrire en prose. Je pense qu'il ne faut pas que cette prose soit chargée d'ornemens, & que l'élégance doit toujours y être sacrifiée à l'énergie, lorsqu'on est forcé de choisir entre elles.

Mon ouvrage eſt fort avancé, ſi j'ai réuſſi à convaincre mes lecteurs, que le genre ſérieux exiſte, qu'il eſt bon, qu'il offre un intérêt très-vif, une moralité directe & profonde, & ne peut avoir qu'un langage qui eſt celui de la nature; qu'outre les avantages communs avec les autres genres, il a de grandes beautés propres à lui ſeul; que c'eſt une carrière neuve, où le génie peut prendre un eſſor étendu, puiſqu'elle embraſſe tous les états de la vie & toutes les ſituations de chaque état; où l'on peut de nouveau s'emparer avec ſuccès des grands caractères de la Comédie, qui ſont à-peu-près épuiſés ſous leur titre propre; enfin qu'il peut ſortir de ce genre de ſpectacle une ſource abondante de plaiſirs & de leçons pour la ſociété. Reſte à ſçavoir ſi j'ai rempli dans le Drame d'Eugénie tout ce que cet eſſai ſemble exiger de ſon Auteur; je ſuis loin de m'en flatter. La théorie de l'art peut être le fruit de l'étude & des réflexions; mais l'exécution appartient au génie, qui ne s'apprend point.

Je n'ajouterais pas un mot de plus, ſi je n'avais aujourd'hui qu'à venger de ſa chûte un Ouvrage tombé que j'aurais eu la faibleſſe de croire bon. Mais il n'eſt peut-être pas indifférent d'aſſigner ici les véritables cauſes du ſuccès d'une Pièce dont on a dit

autant de mal en y pleurant de bonne grace. Cette contradiction apparente a cela de bon, qu'elle ne peut faire la critique du Drame sans faire en même-tems l'éloge du genre, & c'est ce que je voulais surtout établir.

Un intérêt vif & soutenu, dit-on, a fait seul le succès d'Eugénie. D'accord; mais cet intérêt n'est ni l'effet du hasard ni celui d'une boutade heureuse, comme on m'a fait l'honneur de le penser; il est la conséquence naturelle de principes vrais, qui n'ont pas besoin, comme les modèles de convention, d'être apperçus pour être sentis, parce qu'ils sont puisés dans la Nature, qui ne trompe pas plus les ignorans que les sçavans. En les analysant avec moi, le Lecteur verra bien que si mon Drame n'est pas mieux fait, c'est moins parce que j'ai marché en aveugle dans un pays perdu, que pour avoir mal exécuté ce que j'avais beaucoup combiné. Le Drame lui-même suivra cette analyse; ainsi mes moyens & mes fautes étant sous les yeux de tout le monde, & montrant que le bien appartient à la chose & le mal à moi seul, serviront également à ceux qui voudront essayer de moissonner ce nouveau champ d'honneur.

Le sujet de mon Drame est le désespoir où l'imprudence & la méchanceté d'au-

trui peuvent conduire une jeune personne innocente & vertueuse, dans l'acte le plus important de la vie humaine. J'ai chargé ce tableau d'incidens qui pouvaient encore en augmenter l'intérêt. Mais j'ai serré l'intrigue de telle sorte que le moins d'Acteurs possible accomplissent tous les évènemens de ce jour, afin de réunir le double avantage, essentiel au genre sérieux, d'être fort dans les choses, & simple dans la manière de les traiter. J'ai donné à tous mes personnages des caractères, non pris au hasard, ni propres à contraster ensemble (ce moyen, comme l'a très-bien prouvé M. Diderot, est petit, peu vrai, & convient tout au plus à la Comédie gaie); mais je les ai choisis tels, qu'ils concourussent de la manière la plus naturelle à renforcer l'intérêt principal qui porte sur Eugénie : & combinant ensuite le jeu de tous ces caractères avec le fond de mon roman, j'ai trouvé, pour résultat, le fil de la conduite que chacun y devait tenir, & presque ses discours.

J'avais dit, ce n'est pas assez que mon héroïne soit graduellement tourmentée dans cette soirée jusqu'à l'excès de la douleur & du désespoir, je dois, pour la rendre aussi intéressante qu'elle est malheureuse, en faire un modèle de raison, de noblesse, de digni-

té, de vertu, de douceur & de courage. Je veux qu'elle soit seule, & ne tire sa force que d'elle-même; je vais donc tellement l'entourer, que son père, son amant, sa tante, son frère, & jusqu'aux étrangers, tout ce qui aura quelque relation avec cette victime dévouée, ne fasse pas un pas, ne dise pas un mot qui n'aggrave le malheur dont je veux l'accabler aujourd'hui.

J'avais dit encore, ce n'est pas assez que la masse des incidens pèse sur cette infortunée; pour accroître le trouble & l'intérêt, je veux que la situation de tous les personnages soit continuellement en opposition avec leurs desirs & le caractère que je leur ai donné, & que l'évènement qui les rassemble ait toujours des aspects aussi douloureux que différens pour chacun d'eux. Ainsi Eugénie toute remplie de sa faute voudra la diminuer en l'avouant à son père, elle en sera détournée par sa tante & son époux. Aussi-tôt qu'elle aura préféré son devoir à toute autre considération, des lumières affreuses, des incidens funestes suivront cet aveu, & la mettront, avant la fin du Drame, en un tel état, que l'on ne puisse s'empêcher de trembler pour sa raison & pour sa vie.

Le Comte de Clarendon, amoureux d'Eugénie, mais emporté par l'ambition,

désirera cacher, sous des apparences trompeuses, la perfidie que cette passion lui fait faire à sa maitresse; son amour prêt à le trahir, & les incidens de cette soirée, le mettront sans cesse au point d'être démasqué. Lorsque la tendresse, le repentir & l'honneur le rameneront aux pieds d'Eugénie, il ne rencontrera par-tout que hauteurs, duretés & refus; ainsi sa situation toujours opposée à son caractère & à son intérêt, le troublera sans relâche d'un bout à l'autre du roman.

Le Baron Hartley, bon père, mais homme violent, voudra faire approuver à Madame Murer l'établissement qu'il a projetté pour Eugénie; mais il ne trouvera dans sa fille, que silence & douleur, dans sa sœur, qu'aigreur & emportemens. Aussitôt qu'il saura qu'Eugénie est femme du Comte de Clarendon, aussi-tôt que son amour pour elle l'aura porté à lui pardonner son mariage, à le ratifier même, il apprendra que tout n'est qu'une horrible fausseté: furieux, il voudra se venger; ses mesures seront rompues; il confiera cette vengeance à son fils, l'évènement du combat le rendra plus malheureux qu'il n'était; ainsi le fesant passer sans cesse de la colère à la douleur, & de la douleur au désespoir, j'aurai rempli à son égard la tâ-

che que je me ſuis impoſée ſur tous les perſonnages.

Madame Murer, fière, deſpotique, imprudente, & croyant avoir tout fait pour aſſurer le bonheur de ſa nièce, éprouvera par les ſoupçons d'Eugénie, par l'éloignement obſtiné de ſon frère, & par les diſcours peu meſurés du Capitaine, une contrariété mortifiante pour ſon orgueil. A peine l'aveu d'Eugénie à ſon père, & la paix rétablie auront-ils remis ſon amour-propre à l'aiſe, que la certitude d'avoir été jouée la jettera dans une fureur incroyable. Elle combinera ſa vengeance & s'en croira certaine; l'arrivée de ſon neveu renverſera ce nouvel édifice; enfin, l'état affreux d'Eugénie, les reproches de cette infortunée, & les ſiens propres porteront la mort dans ſon ame; plus malheureuſe encore de les avoir mérités, que de s'en voir accablée!

Sir Charles, frère d'Eugénie, ne paraîtra qu'avec un homme qui vient de lui ſauver la vie, & auquel il ſe flattera d'avoir bientôt d'autres obligations auſſi importantes; dans l'inſtant il apprendra que cet homme a déshonoré & trahi lâchement ſa ſœur. L'honneur le forcera tout-à-la-fois d'être ingrat envers ſon bienfaiteur, de déteſter celui qu'il allait aimer de toute

ſon ame, & de ſauver, contre ſon intérêt, un monſtre qu'il ne peut plus qu'avoir en horreur. Bientôt il voudra s'en venger d'une maniere honorable, le ſort des armes trompera ſon eſpoir. Il ne ſera pas moins à plaindre que les autres : ainſi le trouble général ſe fortifiant par le concours des troubles particuliers, & l'évènement principal devenant de plus en plus affreux pour tout le monde, l'intérêt du Drame pourra s'accroître juſqu'à un degré infini.

C'eſt ainſi que j'ai raiſonné mon plan. Une autre cauſe principale, mais plus cachée, de l'intérêt de ce Drame, eſt l'attention ſcrupuleuſe que j'ai eue d'inſtruire le ſpectateur de l'état reſpectif & des deſſeins de tous les perſonnages. Juſqu'à préſent les Auteurs avaient ſouvent pris autant de peines, pour nous ménager des ſurpriſes paſſagères, que j'en ai mis à faire préciſément le contraire. Ecrivain de feu, Philoſophe Poëte, à qui la Nature a prodigué la ſenſibilité, le génie & les lumières, célèbre Diderot, c'eſt vous qui le premier avez fait une règle dramatique de ce moyen ſûr & rapide de remuer l'ame des ſpectateurs. J'avais oſé le prévoir dans mon plan; mais c'eſt la lecture de votre immortel Ouvrage qui m'a raſſuré ſur ſon

effet. Je vous ai l'obligation d'en avoir osé faire la base de tout l'intérêt de mon Drame. Il pouvait être plus adroitement mis en œuvre ; mais la faiblesse de l'application n'en prouve que mieux l'efficacité du moyen.

En effet, dès qu'on sçait qu'Eugénie est enceinte ; qu'elle se croit & n'est pas la femme de Clarendon ; qu'il doit en épouser une autre demain ; que le frère de cette infortunée est à Londres secrètement & peut arriver d'un moment à l'autre ; que son père ignore tout, & va peut-être l'apprendre à l'instant ; on prévoit qu'une catastrophe affreuse sera le fruit du premier coup de lumière qui éclairera les personnages. Alors le moindre mot qui tend à les tirer de l'ignorance où ils sont les uns à l'égard des autres, jette le spectateur dans un trouble dont il est surpris lui-même. Comme le danger qu'ils ignorent est toujours présent à ses yeux, qu'il espère ou craint long-temps avant eux, il approuve ou blâme leur conduite. Il voudrait avertir celle-ci, arrêter celui-là. J'ai vu des gens sensibles & naïfs, aux représentations de cette Pièce, s'écrier dans les instans où Eugénie, abusée, trahie, est en pleine sécurité, *ah! la pauvre malheureuse!* Dans ceux où le Lord élude les questions qu'on lui fait, échappe aux soupçons, &

emporte l'eſtime & l'amour de ceux qu'il trompe, je les ai entendus crier, *Va-t-en, ſcélérat!* La vérité qui preſſe arrache ces exclamations involontaires, & voilà l'éloge qui plaît à l'Auteur & le paye de ſes peines. L'on doit ſur-tout remarquer que les morceaux qui ont déchiré l'ame dans cette Pièce, ne ſont ni des phraſes plus fortes, ni des choſes imprévues; ils n'offrent que l'expreſſion ſimple & vraie de la nature, à l'inſtant d'une criſe d'autant plus pénible pour le ſpectateur, qu'il l'a vue ſe former lentement ſous ſes yeux, & par des moyens communs & faibles en apparence. Ceux qui liront Eugénie dans le véritable eſprit où ce Drame a été compoſé, ſentiront ſouvent que l'Auteur a plus réfléchi qu'on ne croit, lorſqu'il a préféré de dire plus en peu de mots, que mieux en beaucoup de paroles. Alors le premier Acte, qu'ils avaient peut-être trouvé long & froid, leur paraîtra ſi néceſſaire, qu'il ſerait impoſſible de prendre le moindre intérêt aux autres, ſi l'on n'avait pas vu celui-là. C'eſt lui qui nous incorpore à cette malheureuſe famille, & nous fait prendre, ſans nous en appercevoir, un rôle d'ami dans la Pièce. Plus il y a de choſes fortes ou extraordinaires dans un Drame, & plus on doit les racheter par des incidens com-

muns, qui ſeuls fondent la vérité. (C'eſt encore M. Diderot qui dit cela.) Que ne dit-il pas cet homme étonnant ! tout ce qu'on peut penſer de vrai, de philoſophique & d'excellent ſur l'art dramatique, il l'a renfermé dans le quart d'un *in-douze*. J'aimerais mieux avoir fait cet Ouvrage.... Revenons au mien.

Après avoir décidé le caractère & la conduite de chaque perſonnage, j'ai cherché s'il y avait quelque principe certain pour les faire parler convenablement à leur rôle. Dans un plan bien diſpoſé le fond des choſes à dire eſt toujours donné par celui des choſes à faire; mais le ton de chacun n'en reſte pas moins ſubordonné au génie & aux lumières de l'Auteur, qui peut ſe tromper, ſoit en voyant mal ces rapports qu'il a dû combiner, ſoit en exécutant faiblement ce qu'il a bien préconçu. J'ai dit: ceux qu'un grand intérêt occupe ne recherchent point leurs phraſes, ils ſont ſimples comme la nature; lorſqu'ils ſe paſſionnent, ils peuvent devenir forts, énergiques: mais ils n'ont jamais ce qu'on appelle dans le monde de l'eſprit. J'écrirai donc le fond du Drame le plus ſimplement qu'il me ſera poſſible. Le ſeul Clarendon pourra montrer de l'eſprit, c'eſt-à-dire de l'affection, quand il voudra trom-

per ; lorsqu'il sera de bonne-foi, il n'aura dans la bouche que les choses naturelles & fortes que je trouverais dans mon cœur si j'étais à sa place.

Aux premiers Actes, Eugénie sera noble, tendre & modeste dans ses discours ; ensuite touchante dans la douleur, & presque muette dans le désespoir, comme toutes les ames extrêmement sensibles. L'excès du malheur lui fera-t-il regarder la mort comme un refuge désirable & certain, alors son style, aussi exalté que son ame, sera modelé sur sa situation, & un peu plus grand que nature.

Le Baron, homme juste & simple dans ses mœurs, en aura constamment la tournure & le style ; mais aussi-tôt qu'une forte passion l'animera, il jettera feu & flamme ; & de ce brasier sortiront des choses vraies, brûlantes & inattendues.

Le ton de Madame Murer sera le plus constant de tous. Le fond de son caractère étant de ne douter de rien ; la bonté, l'aigreur, la contradiction, la fureur, en un mot, tout ce qu'elle dira portera l'empreinte de l'orgueil, qui est toujours aussi confiant & superbe en paroles, qu'imprudent & mal-adroit en actions.

Sir Charles doit être uni, reconnaissant dans sa première scène avec le Comte de

Clarendon ; furieux , hors de lui , mais ſublime s'il ſe peut, lorſque des reſſentimens légitimes l'arracheront à ſa tranquillité.

Si l'on me blâme d'avoir écrit ce Drame trop ſimplement, j'avoue que je ſuis inexcuſable, car je me ſuis donné beaucoup de peine pour l'écrire ainſi. Telle réponſe qui paraît négligée a été ſubſtituée à une réplique plus travaillée qu'on y voyait d'abord. Mais qu'il eſt difficile d'être ſimple ! Je me rappelle à ce ſujet une lecture que je fis de l'Ouvrage , il y a deux ou trois ans, à pluſieurs gens de Lettres. Après l'avoir attentivement écouté, l'un d'eux me dit avec une franchiſe eſtimable, qui fut un coup de lumière pour moi. » Voulez-» vous imprimer ce Drame ou le faire » jouer ? – Pourquoi ? – C'eſt qu'il eſt bien » différent d'écrire pour être lu, ou d'é-» crire pour être parlé. Si vous le deſtinez » à l'impreſſion , n'y touchez pas, il va » bien. Si vous voulez le faire jouer un jour, » montez-moi ſur cet arbre ſi bien taillé, » ſi touffu , ſi fleuri ; effeuillez , arrachez » tout ce qui montre la main du Jardinier. » La nature ne met dans ſes productions » ni cet apprêt, ni cette profuſion. Ayez la » vertu d'être moins élégant, vous en ſe-» rez plus vrai «. Je n'héſitai pas. Avec

plus de génie je me ſerais rendu plus ſimple encore, ſans ceſſer d'être intéreſſant. Mais quand le ſtyle plat, auſſi voiſin du naïf en poëſie que le pauvre l'eſt du ſimple en ſculpture, m'aurait trompé; quand il me ferait échouer dix fois de ſuite, je m'accuſerais, ſans ceſſer de croire que le genre ſérieux & touchant doit être écrit très-ſimplement.

Voilà les principes ſur leſquels j'ai compoſé le Drame d'Eugénie. Cette analyſe du plan me paraît donner les véritables raiſons de l'intérêt que la Pièce a inſpiré. La lecture de l'Ouvrage qui ſuit cet expoſé, montrant combien l'exécution eſt reſtée au-deſſous du projet, juſtifiera de même les critiques qu'on en a faites. Eugénie ceſſera d'être un problême pour beaucoup de gens, qui ne conçoivent pas encore comment l'enthouſiaſme & le dédain ont pu, dans le même tems, partager le Public ſur le même objet. A l'égard de ceux qui ſans examen, comme ſans appel, ont jugé la Pièce abſolument déteſtable; peut être ſeront-ils à bon droit ſoupçonnés d'être hors d'état d'en juger une plus mauvaiſe encore.

EUGÉNIE,

DRAME

En cinq Actes en Prose.

Une feule démarche hafardée m'a mife à la merci de tout le monde.

Eugén. Acte III, Scène IV.

PERSONNAGES.	ACTEURS.
Le Baron HARTLEY, père d'Eugénie,	*M. Préville.**
Le Lord Comte de CLARENDON, Amant d'Eugénie, cru son Epoux,	*M. Bellecourt.*
Mad. MURER, Tante d'Eugénie,	*Mad. Préville.*
EUGÉNIE, fille du Baron,	*Mlle. Doligny.*
SIR CHARLES, frere d'Eugénie,	*M. Velene.*
COWERLY, Capitaine de haut bord, ami du Baron,	*M. Grandval.*
DRINK, Valet-de-chambre du Comte de Clarendon,	*M. Auger.*
BETSY, Femme-de-chambre d'Eugénie,	*Mlle. Fanier.*
ROBERT, premier Laquais de Mad. Murer,	*M. Feulie.*

Personnages muets.

Des Valets armés.

* *N. B.* Les Directeurs de Troupes sont avertis que ce n'est point en sa qualité de premier Comique aux Français, que le rôle du Baron Hartley a eté destiné à M. Préville, mais parce qu'il est grand Comédien. J'ai vu gâter en Province le rôle d'*Antoine* dans le *Philosophe sans le sçavoir*; le Valet Comique sçachant que M. Préville l'avait joué à Paris, s'en empara & se donna la torture pour rendre plaisant un rôle dans lequel M. Préville nous fait toujours pleurer.

HABILLEMENT des Personnages, suivant le Costume de l'etat de chacun en Angleterre.

LE Baron HARTLEY, vieux gentilhomme du pays de Galles, doit avoir un habit gris & veste rouge à petit galon d'or : une culotte grise, des bas gris roulés, des jarretieres noires sur les bas, de petites boucles à ses souliers quarrés & à talons hauts, une perruque à la brigadiere ou un ample bonnet ; un grand chapeau à Ragotzi : une cravatte nouée & passée dans une boutonniere de l'habit : un surtout de velours noir par-dessus tout l'habillement.

Le Comte de CLARENDON, jeune homme de la Cour : un habit à la Française des plus riches & des plus élégans : dans les IVe & Ve Actes, un fracq tout uni à revers de même étoffe.

Madame MURER, riche veuve du pays de Galles : une robe Anglaise toute ronde, de couleur sérieuse, à bottes, sans engageantes, sur un corps serré descendant bien bas : un grand fichu quarré à dentelles anciennes attaché en croix sur la poitrine : un tablier très-long, sans bavette, avec une large dentelle au bas : des souliers de même étoffe que la robe : une barette Anglaise à dentelles sur la tête, & par-dessus un chapeau de satin noir à rubans de même couleur.

EUGÉNIE ; une robe Anglaise toute ronde, de couleur gaie, à bottes, comme celle de Madame Murer : le tablier de même que sa tante : des souliers blancs, un chapeau de paille doublé & bordé de rose : une barette Anglaise à dentelles sous son chapeau.

SIR CHARLES ; un fracq de drap bleu de roi à revers de même étoffe, boutons de métal plats, veste rouge croisée à petit galon ; culotte noire, bas de

fil gris : grand chapeau uni, cocarde noire : les cheveux redoublés en queue grosse & courte : manchettes plattes & unies.

M. COWERLY, Capitaine de haut-bord, grand uniforme de Marine Anglaise : habit de drap bleu de roi à paremens & revers de drap blanc, un galon d'or à la Mousquetaire : veste blanche, même galon : double galon aux manches & aux poches de l'habit : boutons de métal en bosse unis : grand chapeau bordé : cocarde noire fort apparente : cheveux en cadenettes.

DRINK ; habit brun à boutonnieres d'or & à taille courte, fait à l'Anglaise.

BETSY, jeune fille du pays de Galles : une robe Anglaise de toile peinte toute ronde, à bottes : très-petites manchettes : fichu quarré & croisé sur la poitrine : tablier de batiste très-long : barette à l'Anglaise sur la tête : point de chapeau.

La Scène est à Londres, dans une Maison écartée ; appartenant au Comte de Clarendon.

Pour l'intelligence de plusieurs Scènes, dont tout l'effet dépend du jeu théatral, j'ai cru devoir joindre ici la disposition exacte du Sallon. Aux deux côtés du fond, on voit deux portes : celle à droite est censée le passage par où l'on monte chez Madame Murer ; celle à gauche est l'appartement d'Eugénie. Sur la partie latérale du Sallon à droite, est la porte qui mène au jardin ; vis-à-vis à gauche, est celle d'entrée par où les visites s'annoncent. Du plafond descend un Lustre allumé ; sur les côtés sont des cordons de sonnettes dont on fait usage. Cette vûe du Sallon est l'aspect relatif aux Spectateurs. En lisant la Pièce, on sentira la nécessité de connaître cette disposition des lieux que j'ai indiquée en partie dans le Dialogue de la première Scène.

EUGÉNIE,

EUGÉNIE.

ACTE PREMIER.

SCÈNE PREMIÈRE.

Le Baron HARTLEY, Madame MURER, EUGÉNIE, BETSY.

Le Théâtre représente un Sallon à la Françaife du meilleur goût. Des malles & des paquets indiquent qu'on vient d'arriver. Dans un des coins est une table chargée d'un cabaret à thé. Les Dames sont affises auprès. Madame Murer lit un papier anglais près de la bougie. Eugénie tient un ouvrage de broderie. Le Baron est affis derrière la table. Betfy est debout à côté de lui, tenant d'une main un plateau avec un petit verre deffus; de l'autre, une bouteille de marafquin empaillée: elle verfe un verre au Baron, & regarde après de côté & d'autre.

BETSY.

COMME tout ceci eft beau ! Mais c'eft la chambre de ma Maitreffe qu'il faut voir.

LE BARON *après avoir bu, remettant son verre sur le plateau.*

Celle-ci à droite?

BETSY.

Oui, Monsieur; l'autre est un passage par où l'on monte chez Madame.

LE BARON.

J'entends: ici dessus.

Madame MURER.

Vous ne sortez pas; Monsieur, il est six heures.

LE BARON.

J'attends un carrosse... Hé bien! Eugénie, tu ne dis mot: est-ce que tu me boudes? Je ne te trouve plus si gaie qu'autrefois.

EUGÉNIE.

Je suis un peu fatiguée du voyage, mon pere.

LE BARON.

Tu as pourtant couru le jardin tout l'après-midi avec ta Tante.

EUGÉNIE.

Cette Maison est si recherchée....

Madame MURER.

Il est vrai qu'elle est d'un goût.... comme tout ce que le Comte fait faire. On ne trouve rien à désirer ici.

EUGÉNIE *à part.*

Que celui à qui elle appartient. (*Betsy sort*).

SCÈNE II.

EUGÉNIE, LE BARON, Madame MURER, ROBERT.

ROBERT.

MONSIEUR, une voiture....

LE BARON *à Robert en se levant.*

Mon chapeau, ma canne....

Madame MURER.

Robert, il faudra vuider ces malles & remettre un peu d'ordre ici.

ROBERT.

On n'a pas encore eu le tems de se reconnaître.

LE BARON *à Robert.*

Où dis-tu que loge le Capitaine?

ROBERT.

Dans Suffok Street, tout auprès du Bagno.

LE BARON.

C'est bon. (*Robert sort.*)



SCÈNE III.

Madame MURER, LE BARON, EUGÉNIE.

Madame Murer.

(Le ton de Madame Murer, dans toute cette Scène, est un peu dédaigneux).

J'espere que vous n'oublierez pas de vous faire écrire chez le Lord Comte de Clarendon, quoiqu'il soit à Windsor; c'est un jeune Seigneur fort de mes amis, qui nous prête cette Maison pendant notre séjour à Londres, & vous sentez que ce sont là de ces devoirs....

Le Baron *la contrefaisant..*

Le Lord Comte un tel, un grand Seigneur, fort mon ami : comme tout cela remplit la bouche d'une femme vaine!

Madame Murer.

Ne voulez-vous pas y aller, Monsieur?

Le Baron.

Pardonnez-moi, ma Sœur; voilà trois fois que vous le dites: j'irai en sortant de chez le Capitaine Cowerly.

Madame Murer.

Comme il vous plaira pour celui-là; je ne m'y intéresse, ni ne veux le voir ici.

LE BARON.

Comment? le frere d'un homme qui va épouser ma fille?

Madame MURER.

Ce n'eſt pas une affaire faite.

LE BARON.

C'eſt comme ſi elle l'était.

Madame MURER.

Je n'en crois rien. La belle idée de marier votre fille à ce vieux Cowerly qui n'a pas cinq cens livres ſterling de revenu, & qui eſt encore plus ridicule que ſon frere le Capitaine!

LE BARON.

Ma Sœur, je ne ſouffrirai jamais qu'on aviliſſe en ma préſence un brave Officier, mon ancien ami.

Madame MURER.

Fort bien: mais je n'attaque ni ſa bravoure, ni ſon ancienneté: je dis ſeulement qu'il faut à votre fille un mari qu'elle puiſſe aimer.

LE BARON.

De la maniere dont les hommes d'aujourd'hui ſont faits, c'eſt aſſez difficile.

Madame MURER.

Raiſon de plus pour le choiſir aimable.

LE BARON.

Honnête.

Madame Murer.

L'un n'exclut pas l'autre.

Le Baron.

Ma foi, presque toujours. Enfin j'ai donné ma parole à Cowerly.

Madame Murer.

Il aura la bonté de vous la rendre.

Le Baron.

Quelle femme! Puisqu'il faut vous dire tout, ma Sœur, il y a entre nous un dédit de deux mille guinées; croyez-vous qu'on ait aussi la bonté de me le rendre?

Madame Murer.

Vous comptiez bien sur mon opposition, quand vous avez fait ce bel arrangement; il pourra vous coûter quelque chose, mais je ne changerai rien au mien. Je suis veuve & riche, ma Niéce est sous ma conduite, elle attend tout de moi; & depuis la mort de sa mere, le soin de l'établir me regarde seule. Voilà ce que je vous ai dit cent fois: mais vous n'entendez rien.

Le Baron *brusquement*

Il est donc assez inutile que je vous écoute: je m'en vais. Adieu, mon Eugénie, tu m'obéiras: n'est-ce pas? (*Il la baise au front, & sort*).



SCÈNE IV.

Madame MURER, EUGÉNIE.

Madame MURER.

QU'IL m'amène ses Cowerly. (*Après un peu de silence*). A votre tour, ma Nièce, je vous examine.... Je conçois que la présence de votre pere vous gêne, dans l'ignorance où il est de votre mariage : mais avec moi que signifie cet air ? J'ai tout fait pour vous : je vous ai mariée.... Le plus bel établissement des trois Royaumes ! Votre Epoux est obligé de vous quitter, vous êtes chagrine ; vous brûlez de le rejoindre à Londres : je vous y amène, tout cede à vos desirs....

EUGÉNIE *tristement.*

Cette ignorance de mon pere m'inquiète, Madame ; d'un autre côté, Milord.... Devions-nous le trouver absent, lorsque nos Lettres lui ont annoncé le jour de notre arrivée ?

Madame MURER.

Il est à Windsor avec la Cour. Un homme de son rang n'est pas toujours le maître de quitter....

EUGÉNIE.

Il a bien changé !

Madame MURER.

Que voulez-vous dire ?

EUGÉNIE.

Que s'il avait eu ces torts, lorſque vous m'ordonnâtes de recevoir ſa main, je ne me ferais pas miſe dans le cas de les lui reprocher aujourd'hui.

Madame MURER.

Lorſque je vous ordonnai, Miſſ ! A vous entendre, on croirait que je vous fis violence ; & cependant ſans moi, victime d'un ridicule entêtement, mariée ſans dot, femme d'un vieillard ombrageux, & ſur-tout confinée pour la vie au Château de Cowerly..... Car rien ne peut détacher votre pere de ſon inſipide projet.

EUGÉNIE.

Mais ſi le Comte a ceſſé de m'aimer ?

Madame MURER.

En ſerez-vous moins Miladi Clarendon ?... Et puis, quelle idée ! Un homme qui a tout ſacrifié au bonheur de vous poſſéder !

EUGÉNIE *pénétrée.*

Il était tendre alors. Que de larmes il verſa lorſqu'il fallut nous ſéparer ! Je pleurais auſſi, mais je ſentais que les plus grandes peines ont leur douceur quand elles ſont partagées. Quelle différence !

Madame MURER.

Vous oubliez donc votre nouvel état, & combien l'espoir de la voir bientôt mère, rend une jeune femme plus chère à son mari? Ne lui avez-vous pas écrit cette nouvelle intéressante?

EUGÉNIE.

Son peu d'empressement n'en est que plus affligeant.

Madame MURER.

Et moi je vous dis que vos soupçons l'outragent.

EUGÉNIE.

Avec quel plaisir je m'avouerais coupable!

Madame MURER.

Vous l'êtes plus que vous ne pensez : & cette tristesse, ces larmes, ces inquiétudes.... Croyez-vous tout cela bien raisonnable?

EUGÉNIE.

Grace aux considérations qui tiennent notre Mariage secret, il faut bien que je dévore mes peines. Mais aussi, Milord, n'être pas à Londres le jour que nous y arrivons!

Madame MURER.

Son Valet-de-chambre est ici : je vais envoyer chez lui pour vous tranquilliser. (*Elle sonne*).



SCÈNE V.

DRINK, Madame MURER, EUGÉNIE.

DRINK *à Eugénie.*

QUE veut Mllady ?

Madame MURER.

Encore Milady ? On lui a défendu cent fois de vous nommer ainsi.

EUGÉNIE *avec bonté.*

Dis-moi, Drink, quand ton Maître revient-il à Londres ?

DRINK.

On l'attend à tout moment : les relais sont sur la route depuis le matin.

Madame MURER.

Vous l'entendez. Rentrons, ma Niéce. (*A Drink*). Vous, allez voir s'il est arrivé.

DRINK.

Bon, Madame, il serait accouru....



SCÈNE VI.

DRINK *seul.*

S'IL me paie pour mentir, il faut avouer que je m'en acquitte loyalement; mais ça me fait de la peine..... C'eſt un ange que cette fille-là. Quelle douceur! Elle apprivoiſerait des tigres. Oui: il faut être pire qu'un tigre, pour avoir pu tromper une femme auſſi parfaite, & l'abandonner après. Mon Maître, oui, je le répète, mon Maître, quoique moins âgé, eſt cent fois plus ſcélérat que moi.

SCÈNE VII.

Le Comte de CLARENDON, DRINK.

LE COMTE *lui frappant ſur l'épaule.*

COURAGE, Mons Drink.

DRINK *étonné.*

Qui diantre vous ſavait là, Milord? On vous croit à Windſor.

LE COMTE.

Vous diſiez donc que le plus ſcélérat de nous deux, ce n'eſt pas vous.

DRINK *d'un ton un peu résolu.*

Ma foi, Milord, puisque vous l'avez entendu....

LE COMTE.

Ce lieu est sûr apparemment?

DRINK.

Il n'y a personne. La Nièce est chez la Tante; le bon-homme de pere est sorti.

LE COMTE *surpris.*

Le pere est avec elles?

DRINK.

Sans lui & sans un vieux procès qu'on a déterré, je ne sais où, aurait-on trouvé un prétexte à ce voyage?

LE COMTE.

Surcroît d'embarras! Et elles sont ici?

DRINK.

D'hier au soir.

LE COMTE.

Que dit-on de mon absence?

DRINK.

Mademoiselle a beaucoup pleuré.

LE COMTE.

Ah! je suis plus affligé qu'elle. Mais n'a-t-il rien percé du projet de mariage?

DRINK.

Oh! le diable gagne trop à vos desseins pour y nuire.

LE COMTE *avec humeur.*

Je crois que le maraut s'ingère....

DRINK.

Parlons, Milord, sans vous fâcher. Voilà une fille de condition qui croit être votre femme.

LE COMTE.

Et qui ne l'est pas, veux-tu dire?

DRINK.

Et qui ne peut tarder à être instruite que vous en épousez une autre. Quand je pense à ce dernier trait, après le diabolique artifice qui l'a fait tomber dans nos griffes.... Un Contrat supposé : des Registres contrefaits : un Ministre de votre façon.... Dieu fait... Tous les rôles distribués à chacun de nous, & joués.... Quand je me rappelle la confiance de cette Tante, la piété de la Nièce pendant la ridicule cérémonie, & dans votre Chapelle encore.... Non, je crois aussi fermement qu'il n'y aura jamais pour vous, ni pour votre Intendant qui fit le Ministre, ni pour nous qui servîmes de témoins....

LE COMTE *fait un geste furieux qui coupe la parole à Drink, & après une petite pause dit froidement :*

Monsieur Drink, vous êtes le plus sot coquin que je connaisse. (*Il tire sa bourse & la lui donne*). Vous n'êtes plus à moi ; sortez : mais si la moindre indiscrétion....

DRINK.

Eſt-ce que jamais j'ai manqué à Milord ?

LE COMTE.

Je déteſte les Valets raiſonneurs, & je me défie ſur-tout des fripons ſcrupuleux.

DRINK.

Eh bien, je ne dirai plus un ſeul mot : uſez de moi comme il vous plaira. Mais pour la Demoiſelle, en vérité, c'eſt dommage.

LE COMTE.

Vous faites l'homme de bien ; mais à la vûe de l'or, votre conſcience s'appaiſe.... Je ne ſuis pas votre dupe.

DRINK.

Si vous le croyez, mon Maître, voilà la bourſe.

LE COMTE *refuſant de la prendre.*

Cela ſuffit : mais qu'il ne vous arrive jamais.... Approchez. Puiſqu'on ne ſait rien de ce fatal mariage....

DRINK.

Fatal ! qui vous force à le conclure ?

LE COMTE.

Le Roi qui a parlé, mon Oncle qui preſſe : des avantages qu'on ne rencontre pas deux fois en la vie. (*A part*). Et plus que tout, la honte que j'aurais de dévoiler mon odieuſe conduite.

DRINK.

Mais comment cacher ici ? ....

LE COMTE *rêvant.*

Oh ! je.... Quand une fois je ferai marié... Et puis, elles ne verront perfonne..... Cette Maifon, quoiqu'affez près de mon Hôtel, eft dans un quartier perdu..... Je ferai en forte qu'elles repartent bientôt. Vas toujours m'annoncer : cette vifite préviendra les foupçons....

DRINK *fe retournant.*

Les foupçons ! Qui diable oferait feulement penfer ce que nous exécutons nous autres ?

LE COMTE.

Il a raifon. (*Il le rappelle*). Écoute, écoute.

DRINK.

Milord ?

LE COMTE *à lui-même, en fe promenant.*

Je crois que la tête a tourné en même-tems à tout le monde. (*A Drink*). Ont-elles déjà reçu des lettres ?

DRINK.

Pas encore.

LE COMTE *à lui-même, en fe promenant.*

C'eft mon Intendant.... Parce qu'il eft prêt à rendre l'ame.... Il me mande.... Il me fait une frayeur avec fes remords... Le malheureux !... Après m'avoir lui-même jetté dans tous ces

embarras.... Je crains qu'avant de mourir il ne me joue le tour d'écrire ici la vérité. (*A Drink*). Tu iras toi même à la Poste.

DRINK.

Oui, Milord.

LE COMTE.

Prends-y garde au moins. Il ne faudrait qu'une Lettre comme celle que j'en reçois.... Tu connais son écriture.

DRINK.

J'entends. Tout ce qui viendra de là....

LE COMTE.

Fort bien. Vas m'annoncer.

(*Drink sort par la porte qui monte chez Madame Murer*).

SCÈNE VIII.

LE COMTE *seul*, *se promenant avec inquiétude*.

Que je suis loin de l'air tranquille que j'affecte !.... Elle croit être ma femme.... Elle m'écrit.... Sa lettre me poursuit.... Elle espère qu'un fils me rendra bientôt notre union plus chère.... Elle aime les souffrances de son nouvel état... Misérable ambition !... Je l'adore, & j'en épouse une autre.... Elle arrive, & l'on me marie.... Mon Oncle.... Oh ! s'il savait....

Peut-être....

Peut-être... Non, il me déshériterait... (*Il se jette dans un fauteuil*). Que de peines ! d'intrigues !... Si l'on calculait bien ce qu'il en coûte pour être méchant.... (*Se levant brusquement*). Les réflexions de cet homme m'ont troublé..... Comme si je n'avais pas assez du cri de ma conscience, sans être encore assailli des remords de mes valets.... Elle va venir.... Ah ! je ne pourrai jamais soutenir sa vûe. L'ascendant de sa vertu m'écrase.... La voici.... Qu'elle est belle !

SCÈNE IX.

Madame MURER, EUGÉNIE, LE COMTE.

EUGÉNIE *en courant arrive la première : puis elle s'arrête tout-à-coup en rougissant.*

LE COMTE *s'avançant vers elle, & lui prenant la main avec quelque embarras.*

UN mouvement plus naturel vous fesait précipiter vos pas, Eugénie. Aurais-je eu le malheur de mériter ? .... (*A Madame Murer qui entre, en la saluant*). Ah ! Madame, pardon : vous me voyez confus de m'être laissé prévenir.

Madame MURER.

Vous vous moquez, Milord. Est-ce dans une maison à vous qu'il convient de faire des façons ?

LE COMTE *prenant la main d'Eugénie.*

Que j'ai souffert, ma chère Eugénie, de la dure nécessité de m'éloigner au moment de votre arrivée. J'aurais désobéi à mon Oncle, au Roi même, si l'intérêt de notre union....

EUGÉNIE *soupirant.*

Ah! Milord!

Madame MURER.

Elle s'afflige.

LE COMTE *vivement.*

Eh de quoi? Vous m'effrayez! Parlez, je vous prie.

EUGÉNIE.

Rappellez-vous, Milord, l'extrême répugnance que j'eus à recevoir votre main à l'insçu de nos parens.

LE COMTE.

J'en ai trop soupiré pour l'oublier jamais.

EUGÉNIE *avec douleur.*

Votre présence me soutenait contre mes réflexions; mais bientôt des souvenirs cruels m'assaillirent en foule.... Les derniers conseils d'une mère mourante.... La faute que je commettais contre mon père absent..... L'air de mystère qui accompagna l'auguste cérémonie dans votre Château....

Madame MURER.

N'était-il pas indispensable?

EUGÉNIE.

Votre départ, néceſſaire pour vous, mais douloureux pour moi... (*baiſſant la voix*) Mon état...

LE COMTE *lui baiſe la main.*

Votre état, Eugénie ! Ce qui met le ſceau à mon bonheur peut-il vous affliger ? (*A part*). Infortunée !

EUGÉNIE *tendrement.*

Ah qu'il me ſerait cher ! s'il ne m'expoſait pas....

LE COMTE.

Je me croirai bien malheureux, ſi ma préſence n'a pas la force de diſſiper ces nuages. Mais qu'exigez-vous de moi ? Ordonnez.

EUGÉNIE.

Puiſqu'il m'eſt permis de demander, je deſire que vous employiez auprès de mon père cet art de perſuader, ah ! que vous poſſédez ſi parfaitement.

LE COMTE.

Ma chère Eugénie !

EUGÉNIE.

Je ſouhaiterais que nous nous occupaſſions tous à le tirer d'une ignorance qui ne peut durer plus long-tems ſans crime & ſans danger pour moi.

Madame MURER.

Le Comte ſeul peut décider la queſtion.

LE COMTE *avec timidité.*

Je ſuivrai vos volontés en tout. Mais à Londres?... Si près de mon Oncle?... S'expoſer.... Cette colère ſi redoutable de votre père.... Je penſais que l'on pourrait remettre cet aveu délicat à notre retour au pays de Galles.

EUGÉNIE *vivement.*

Où vous viendrez?

LE COMTE.

J'eſpérais vous y rejoindre avant peu.

EUGÉNIE *tendrement.*

Que ne l'écriviez-vous? Un ſeul mot de ce deſſein nous eût empêché de venir à Londres.

LE COMTE *vivement.*

Quand vous n'auriez pas ſuivi d'auſſi près la nouvelle que j'ai reçu de votre réſolution, je me ferais bien gardé d'y rien changer. Mon empreſſement égalait le vôtre. (*D'un ton très-affectueux*). Aurais-je voulu ſuſpendre un voyage qui a mille attraits pour moi?

Madame MURER.

Il eſt charmant!

EUGÉNIE *baiſſant les yeux.*

Je n'ai plus qu'une plainte à faire: me la pardonnerez vous, Milord?

LE COMTE.

Ne me cachez rien, je vous en conjure.

EUGENIE *avec embarras.*

Un cœur ſenſible s'inquiète de tout. Il m'a ſemblé voir dans vos lettres, une eſpèce d'affectation à éviter de m'honorer du nom de votre femme. J'ai craint....

LE COMTE *un peu décontenancé.*

Ainſi donc on me réduit à juſtifier ma délicateſſe même. Vos ſoupçons m'y contraignent; je le ferai. (*Prenant un ton plus raſſuré*). Tant que je fus votre amant, Eugénie, je brûlai d'acquérir le titre précieux d'époux ; marié, j'ai cru devoir en oublier les droits, & ne jamais faire parler que ceux de l'amour. Mon but, en vous épouſant, fut d'unir la douce ſécurité des plaiſirs honnêtes, aux charmes d'une paſſion vive & toujours nouvelle. Je diſais : quel lien que celui qui nous fait un devoir du bonheur !.... Vous pleurez, Eugénie !

EUGÉNIE *lui tend les bras & le regarde avec paſſion.*

Ah ! laiſſe-les couler... La douceur de celles-ci efface l'amertume des autres. Ah, mon cher époux ! la joie a donc auſſi ſes larmes !

LE COMTE *troublé.*

Eugénie !... (*A part*). Dans quel trouble elle me jette !

Madame MURER.

Eh bien, ma Nièce ?

EUGÉNIE *avec joie.*

Je n'en croirai plus mon cœur ; il fut trop timide.

LE BARON *dehors sans être apperçu.*

Pas un ſcheling avec.

Madame MURER.

Reconnaiſſez mon frère au bruit qu'il fait en rentrant.

LE COMTE *à part.*

Il faut avoir une ame féroce pour réſiſter à tant de charmes.

SCÈNE X.

LE BARON, LE COMTE, Madame MURER, EUGÉNIE.

LE BARON *en entrant crie dehors.*

RENVOYEZ-LE, vous dis-je. (*A lui-même en avançant*). L'indigne ſéjour ! la ſotte ville ! & ſur-tout l'impertinent uſage d'aller voir des gens qu'on fait abſens !

Madame MURER.

Toujours emporté !

LE BARON.

Eh bien ! eh bien, ma ſœur ! ce n'eſt pas vous que cela regarde.

Madame MURER.

Je le crois, Monſieur ; mais que doit penſer de vous Milord Clarendon ?

LE BARON *ſaluant.*

Ah ! pardon, Milord.

Madame MURER.

Il vient ici vous offrir ſes bons offices auprès de vos Juges....

LE BARON *au Comte.*

Excuſez : l'on vous dira que j'ai paſſé à votre Hôtel.

LE COMTE.

Je ſuis fâché, Monſieur....

LE BARON *ſe tournant vers ſa fille.*

Bon jour, mon Eugénie.

LE COMTE *à lui-même, ſe rappellant la derniere phraſe d'Eugénie.*

La joie a donc auſſi ſes larmes !

LE BARON *au Comte.*

Comment la trouvez-vous, Milord ? Mais vous vous connaiſſiez déjà : ſon frère & elle, voilà tout ce qui me reſte.... Elle était gaie autrefois : les filles deviennent précieuſes en grandiſſant. Ah ! quand elle ſera mariée !.... A propos de mariage, j'allais oublier de vous faire un compliment....

LE COMTE *interrompant.*

A moi, Monſieur ? Je n'en veux recevoir que ſur le bonheur que j'ai en ce moment de

présenter mes respects à ces Dames.

LE BARON.

Eh! non, non: c'est sur votre mariage.

Madame MURER.

Son mariage!

EUGÉNIE *à part, avec frayeur.*

Ah Ciel!

LE COMTE *d'un air contraint.*

Vous voulez rire.

LE BARON.

Ma foi je ne l'ai pas deviné. Votre Suisse a dit que vous étiez à la Cour pour un mariage...

LE COMTE *interrompant.*

Ah, ah!... oui: c'est... c'est un de mes parens. Vous savez que, pour peu qu'on tienne à quelqu'un, on va pour la signature....

LE BARON.

Non: il dit que cela vous regarde.

LE COMTE *embarrassé.*

Discours de valets... Il est bien vrai que mon Oncle, ayant eu dessein de m'établir, m'a proposé depuis peu une fille de qualité fort riche; (*regardant Eugénie.*) Mais je lui ai montré tant de répugnance pour un engagement, qu'il a eu la bonté de ne pas insister. Cela s'est su, & peut-être trop répandu. Voilà l'origine d'un bruit qui n'a & n'aura jamais de fondement réel.

LE BARON.

Pardon, au moins. Je ne l'ai pas dit pour vous fâcher. Un joli homme comme vous, couru des belles....

Madame MURER.

Mon frère va s'égayer. Trouvez bon, Messieurs, que nous nous retirions.

LE COMTE *saluant.*

Ce sera moi, si vous le voulez bien. J'ai quelques affaires pressées.... Je vous demande la permission, Mesdames, de vous voir le plus souvent....

Madame MURER.

Jamais aussi souvent que nous le desirons, Milord. (*Le Comte sort, le Baron l'accompagne: ils se font des politesses*).

SCÈNE XI.

Madame MURER, EUGÉNIE.

Madame MURER.

AVEC quelle adresse & quelle honnêteté pour vous il vient de s'expliquer!

EUGÉNIE, *honteuse d'un petit mouvement de frayeur, se jette dans les bras de sa tante.*

Grondez donc votre folle de Nièce.... A un certain mot de mon père, n'ai-je pas éprouvé

un ferrement de cœur affreux ! .... Il m'avait caché ces bruits dans la crainte de m'affliger.... Comme il m'a regardée en répondant ! .... Ah ! ma Tante, que je l'aime !

Madame MURER *l'embraſſe.*

Ma Nièce, vous êtes la plus heureuſe des femmes. (*Elles vont chez le Baron par la porte d'entrée.*

Fin du premier Acte.

JEU D'ENTR'ACTE.

UN Domeſtique entre. Après avoir rangé les ſiéges qui ſont autour de la table à thé, il en emporte le cabaret & vient remettre la table à ſa place auprès du mur de côté. Il enlève des paquets dont quelques fauteuils ſont chargés, & ſort en regardant ſi tout eſt bien en ordre.

L'action théatrale ne repoſant jamais, j'ai penſé qu'on pourrait eſſayer de lier un Acte à celui qui le ſuit par une action pantomime qui ſoutiendrait, ſans la fatiguer, l'attention des ſpectateurs, & indiquerait ce qui ſe paſſe derrière la Scène pendant l'Entr'acte. Je l'ai déſignée entre chaque Acte. Tout ce qui tend à donner de la vérité eſt précieux dans un Drame ſérieux, & l'illuſion tient plus aux petites choſes qu'aux grandes. Les Comédiens Français, qui n'ont rien négligé pour que cette Pièce fît plaiſir, ont craint que l'œil ſévère du Public ne déſapprouvât tant de nouveautés à la fois : ils n'ont pas oſé haſarder les Entr'actes. Si on les joue en ſociété, on verra que ce qui n'eſt qu'indifférent, tant que l'action n'eſt pas engagée, devient aſſez important entre les derniers Actes.

ACTE II.

SCÈNE PREMIÈRE.

DRINK *feul, un paquet de lettres à la main. Il fe retourne en entrant, & crie au Facteur qui s'en va.*

A moi feul, entendez-vous ? (*Il avance dans le fallon.*) Un homme averti, en vaut deux, dit-on. Voyons ce que le Facteur vient de me remettre. Il faut fervir un Maître qui roffe auffi fort qu'il récompenfe bien. (*Il lit une adreffe*). Hem, m, m, à Monfieur, Monfieur le Baron Hartley. Voilà pour le pere. Quelque fanglier forcé, quelque chien éreinté, *&c. &c.* (*Il en lit une autre.*) Hem, m, m,... Armée d'Irlande : c'eft du fils. Ceci doit encore paffer ; l'ordre ne porte pas d'arrêter les paquebots. (*Il en regarde une troifieme*). Hem, m, m, Lancaftre voici qui paraît fufpect. (*Il lit.*) A Madame, Madame Murer, près du Parc S. James..... Pour la tante .... c'eft l'écriture de M. Williams, notre Marieur, l'Intendant de Milord ..... main-baffe fur celle-ci. Pefte.

La jeune personne eût appris..... A propos ; il se meurt, dit mon Maître. Voyons un peu ce qu'il écrit : puisque je ne dois pas la remettre, je puis bien la lire. Il n'y a pas plus de mal à l'un qu'à l'autre, & l'on apprend quelquefois..... (*Il hésite un peu, & enfin rompant le cachet, il lit*) » Madame, je touche » au moment terrible, où je vais rendre compte » de toutes les actions de ma vie «. (*Il parle*). Un Intendant !... le compte sera long. (*Il lit.*) » Les remords me pressent, & je veux réparer, autant qu'il est en moi, par cet avis tardif, le crime dont je me suis rendu coupable ; » en portant le jeune Lord, Comte de Clarendon, à tromper votre malheureuse Nièce » par un mariage simulé «. (*Il parle.*) Mon Maître s'était douté de cette lettre : c'est un vrai Démon pour les précautions.

SCÈNE II.

LE COMTE, DRINK.

LE COMTE *arrivant par le jardin avec précaution.*

Est-ce toi, Drink ?

DRINK.

Milord ?

LE COMTE.

Un mot, & je m'enfuis.

DRINK.

Je vous écoute.

LE COMTE.

J'avais oublié.... J'étais si troublé en sortant.... Mon mariage qui se fait demain, est dans la bouche de tout le monde : on ne parle d'autre chose.... Il faut empêcher qu'aucune visite, aujourd'hui sur-tout, ne vienne ici souffler le vent de la discorde.

DRINK.

Elles ne connaissent personne à Londres.

LE COMTE.

Je sais que le pere est fort l'ami d'un certain Capitaine Cowerly, qui ne manque jamais le lever de mon Oncle : brave homme, mais dont le défaut est d'apprendre le soir à toute la Ville les secrets qu'on lui a dit à l'oreille le matin dans les maisons.

DRINK.

Quelle figure est-ce ?

LE COMTE.

Tu ne connais que lui. Du tems de la petite, il a soupé dix fois dans ce sallon.

DRINK.

Quoi ! ce bavard qui vous a brouillé depuis avec Laure, en lui rapportant que Lady Alton avait passé un jour entier ici ?

LE COMTE.

Où diable vas-tu chercher Lady Alton ?

DRINK.

Ah, vraiment non ! c'eſt plus nouveau que cela. C'était donc une des deux Ofalſen ? Ma foi je confonds les époques, il en eſt tant venu.

LE COMTE.

Eh non. C'eſt celui qui a marié cette fille ſoi-diſant d'honneur de la Reine, à ce benêt d'Harlington, quand je la quittai.

DRINK.

Ah ! j'y ſuis, j'y ſuis.

LE COMTE.

S'il ſe préſentait....

DRINK.

Laiſſez-moi faire. Il en ſera de lui comme du Facteur, dont j'ai fort à propos barré le chemin.

LE COMTE.

Je te l'avais recommandé.

DRINK.

C'eſt ce que je diſais. Mon Maître n'oublie rien.

LE COMTE.

Eh bien ?

DRINK *s'approchant d'un air de confidence.*

J'ai détourné une furieuſe lettre de ce Williams pour la tante.

LE COMTE *lui coupant la parole.*

Paix. C'eſt Eugénie.

SCÈNE III.

EUGÉNIE, LE COMTE, DRINK.

EUGÉNIE *faiſant un cri de ſurpriſe.*

AH, Milord!

LE COMTE *à Drink.*

Je ne puis l'éviter. Laiſſe-nous.

SCÈNE IV.

EUGÉNIE, LE COMTE.

EUGÉNIE, *avec joie.*

APPRENEZ la plus agréable nouvelle....

LE COMTE.

Si elle intéreſſe mon Eugénie....

EUGÉNIE.

Mon père eſt enchanté de vous. Ah, j'en étais bien ſûre! Il fesait votre éloge à l'inſtant. Je me ferais miſe de bon cœur à ſes pieds pour le remercier. Il me rendait fière de mon époux. Je me ſuis ſentie prête à lui tout avouer.

LE COMTE *ému.*

Vous me faites trembler ! expofer tout ce que j'aime au brufque effet de fon reffentiment !

EUGÉNIE *vivement.*

Je fais qu'il eft violent ; mais il eft mon père. Il eft jufte : il eft bon. Venez, Milord, que notre profond refpect le défarme. Entrons, ce moment fera le plus heureux....

LE COMTE *embarraffé.*

Eugénie ! quoi, vous voulez ?.... quoi, fans nulle précaution ?....

EUGÉNIE *avec beaucoup de feu.*

Si jamais je te fus chère, c'eft aujourd'hui qu'il faut me le prouver. Donne-moi cette marque de ton amour. Viens : depuis trop long-tems les foupçons odieux outragent ta femme ; les regards méchans la pourfuivent. Fais ceffer un fi pénible état ; déchire le voile qui l'expofe à rougir. Tombons aux genoux de mon père. Viens, il ne nous réfiftera pas.

LE ÇOMTE *à part.*

Quel embarras ! (*à Eugénie*) fouffrez au moins que je le revoie encore avant, pour affermir fes bonnes difpofitions.

EUGÉNIE *lui prenant la main.*

Non : elles peuvent changer. La première impreffion eft pour toi. Non, je ne te quitterai plus.

SCÈNE

SCÈNE V.

Madame MURER, EUGÉNIE, LE COMTE.

Le Comte *appercevant Madame Murer.*

Ah, Madame ! venez m'aider à lui faire entendre raison.

Madame Murer.

Le Comte ici ! J'aurais dû m'en douter à l'air d'empressement dont elle est sortie. Mais de quoi s'agit-il ?

Le Comte.

Sur quelques mots en ma faveur échappés à son père, sa belle ame s'est échauffée. Elle veut, elle exige que nous lui fassions à l'instant un aveu de notre union.

Madame Murer.

Ah, Milord, gardez-vous-en bien ! Mon avis au contraire est que vous vous retiriez promptement. S'il s'éveillait & vous trouvait ici, ce prompt retour lui ferait soupçonner....

Le Comte *cachant sa joie sous un air empressé.*

Tout serait perdu ! Je m'arrache d'auprès d'elle avec moins de chagrin, puisque c'est à sa sûreté que je fais ce sacrifice. (*Il sort.*)

SCÈNE VI.

Madame MURER, EUGÉNIE.

EUGÉNIE *le regarde aller, & après un peu de ſilence, dit douloureuſement :*

IL s'en va.

Madame MURER.

Mais vous avez donc tout-à-coup perdu l'eſprit ?

EUGÉNIE.

Être réduite à compoſer avec ſon devoir ; n'oſer regarder ſon père : voilà ma vie. Je ſuis confuſe en ſa préſence ; ſa bonté me pèſe, ſa confiance me fait rougir, & ſes careſſes m'humilient. Il eſt ſi accablant de recevoir des éloges, & de ſentir qu'on ne les mérite pas.

Madame MURER.

Mais à Londres où le Comte a tant de ménagemens à garder..... d'ailleurs votre état ne rend pas encore cet aveu indiſpenſable.

EUGÉNIE.

N'eſt-il pas plus aiſé de prévenir un mal, que d'en arrêter les progrès ? Le tems fuit, l'occaſion échappe, les convenances diminuent ; l'embaras de parler augmente, & le malheur arrive.

Madame MURER.

Votre époux est trop délicat pour vous exposer. . . .

EUGÉNIE *vivement.*

N'avez-vous pas trouvé, comme moi, un peu d'apprêt dans son air, de recherches dans son langage ? cela me frappe à présent que j'y réfléchis. Cette touchante simplicité qu'il avait à la campagne, était bien préférable.

Madame MURER.

Dès qu'il s'éloigne, l'imagination travaille.

SCÈNE VII.

Madame MURER, EUGÉNIE, DRINK.

Madame MURER *à Drink qui tient un paquet.*

QU'EST-CE que c'est ?

DRINK.

Des Lettres que le Facteur vient d'apporter.

Madame MURER *parcourant les adresses.*

D'Irlande : voici des nouvelles. (*Drink range le sallon, & écoute la conversation*).

EUGÉNIE *avec vivacité.*

De mon frère ?

Madame MURER.

Non. C'est une Lettre de son cousin, qui

fert dans le même Corps. (*Elle lit tout bas.*)

EUGÉNIE.

Point de Lettres de Sir Charles ? Il eſt bien étonnant ! . . . .

Madame MURER *à Drink qui ouvre une malle.*

Laiſſez cela. Betſy ſerrera nos habits. (*Drink ſort.*)

SCÈNE VIII.

Madame MURER, EUGÉNIE.

EUGÉNIE *pendant que Madame Murer lit bas.*

SON ſilence me ſurprend & m'afflige.

Madame MURER *d'un ton composé.*

S'il vous afflige, Miſs, la lettre de Sir Henri ne me paraît pas propre à vous conſoler. Votre frère n'a pas reçu nos dernières : c'eſt un terrible état que le métier de la guerre !

EUGÉNIE *troublée.*

Mon frère eſt mort !

Madame MURER.

Ai-je dit un mot de cela ?

EUGÉNIE.

Je n'ai pas une goutte de ſang.

Madame MURER.

Puiſque votre effroi va au-devant de mes précautions, liſez vous-même.

EUGÉNIE *lit en tremblant.*

» Mon cousin grièvement insulté par son » Colonel, l'a forcé de se battre & l'a désar» mé. Son ennemi vient de le dénoncer ; ce » qui a obligé Sir Charles à prendre secrète» ment la route de Londres. Mais le Colonel » le suit, pour l'accuser chez le Ministre «. Ah, mon frère !

SCÈNE IX.

LE BARON, Madame MURER, EUGÉNIE.

LE BARON.

EH bien, parce que je m'endors un moment en jasant avec vous....

EUGÉNIE *troublée.*

Mon frère s'est battu.

LE BARON.

D'où savez vous cela ?

EUGÉNIE.

C'est ce que mande Sir Henri.

Madame MURER *avec importance.*

Et il a désarmé son homme ; si ce n'était pas son Colonel....

LE BARON.

Son Colonel tout comme un autre..

EUGÉNIE.

Mon père, ma tante, occupons-nous tous des moyens de le sauver.

Madame MURER.

Où le prendre?

EUGÉNIE.

Mon cousin dit qu'il est à Londres.

Madame MURER.

Mais il ne sait pas que nous y sommes.

EUGENIE *baissant les yeux.*

Milord Clarendon ne pourrait-il pas?....

Madame MURER *d'un air dédaigneux.*

Le cher Lord! Ah, oui. Si Monsieur lui fait la grace d'accepter ses services.

LE BARON *lui rendant son air.*

Ma foi, ce serait ma dernière ressource. Donne-moi la Lettre, Eugénie. (*Il lit bas.*) Diable! (*Il lit tout haut.*) » Quand il ne réussi-» rait pas à le perdre, avertissez Sir Charles » d'être toujours sur ses gardes, le Colonel a » la réputation de se défaire des gens par tou-» tes sortes de voies «..... Bon; cela ne peut pas être; un Officier.....

Madame MURER.

Cet évènement me ramène à ce que je vous disais tantôt, Monsieur; si, au lieu de destiner votre fille à un vieux Militaire sans fortune, vous trouviez bon que l'on eût pour elle des

vues plus relevées. Les protections aujourd'hui.....

LE BARON.

Nous y voilà encore. Ma sœur, une bonne fois pour toutes, afin de n'y jamais revenir : Vous aimez les Lords, les gens de haut parage, & moi je les déteste. Ma fille m'est trop chère pour la sacrifier à votre vanité, & la rendre malheureuse.

Madame MURER.

Et pourquoi malheureuse ?

LE BARON.

Est-ce que je ne connais pas vos petits grands Seigneurs ? Voyez-les dans les unions mêmes les plus égales pour la fortune. Une fille est mariée aujourd'hui, trahie demain, abandonnée dans quatre jours ; l'infidélité, l'oubli, la galanterie ouverte, les excès les plus condamnables ne sont qu'un jeu pour eux. Bientôt le désordre de la conduite entraîne celui des affaires ; les fortunes se dissipent, les terres s'engagent, se vendent ; encore la perte des biens est-elle souvent le moindre des maux qu'ils font partager à leurs malheureuses compagnes.

Madame MURER.

Mais quel rapport ce tableau, faux ou vrai, a-t-il à l'objet que nous traitons ? Vous faites le procès à la jeunesse, & nullement à la qua-

lité; c'eſt dans cet état au contraire que les hommes ont le plus de reſſources. S'ils ſe ſont dérangés, un jour ils deviennent ſages, & alors les graces de la Cour....

LE BARON.

Arrivent tout à point pour réparer leurs ſottiſes; n'eſt-ce pas? Peut-on ſolliciter des récompenſes, quand on n'a rien fait pour ſon pays? Et quand le principe des demandes eſt auſſi honteux, n'eſt-il pas abſurde de faire fond d'avance ſur des graces qui peuvent être mille fois mieux appliquées? Mais je veux encore que ſon importunité les arrache; eh bien, je lui préférerai toujours un brave Officier qui les aura méritées ſans les obtenir; & cet homme, c'eſt Cowerly. S'il ne tient rien des faveurs de la Cour, il a l'eſtime de toute l'Armée; l'un vaut bien l'autre, je crois.

Madame MURER.

Mais, Monſieur....

LE BARON *impatient.*

Mais, Madame, ſi vous êtes épriſe à ce point de vos Lords, que n'en épouſez-vous quelqu'un vous-même?

Madame MURER *fièrement.*

Vous mériteriez que je le fiſſe, & que je tranſpo[illegible]ſſe tous mes biens dans une famille étrangère.

LE BARON *la saluant.*

A votre aise, ma sœur. Pour mes enfans moins de fortune, moins d'extravagance, moins d'occasion de sottises.

EUGÉNIE *à part.*

Toujours en querelle, que je suis malheureuse !

SCÈNE X.

ROBERT, LE BARON, Madame MURER, EUGÉNIE.

ROBERT.

LE Capitaine Cowerly demande à vous voir.

LE BARON.

Il ne pouvait arriver plus à propos. Qu'il entre.

SCÈNE XI.

LE BARON, Madame MURER, EUGÉNIE.

Madame MURER.

UN moment, s'il vous plaît, que nous

ſoyons parties. Je vous l'ai dit, c'eſt un homme que je ne puis ſouffrir.

LE BARON.

Mais quelle politeſſe avez-vous donc vous autres ? Un de nos amis communs, & qui va nous appartenir.

SCÈNE XII.

LE CAPITAINE COWERLY, LE BARON, Madame MURER, EUGENIE.

LE CAPITAINE *d'un ton bruyant.*

BONJOUR, mon très-cher.

LE BARON.

Bonjour, Capitaine. Nous jouons aux barres.

LE CAPITAINE.

En rentrant chez moi, j'ai trouvé ce billet que vous y avez laiſſé. Mais, en honneur, je m'en retournais ſans vous voir.

LE BARON.

Et pourquoi ?

LE CAPITAINE.

Un de vos gens; le plus obſtiné valet, (je ne ſais où je l'ai vu) prétendait qu'il n'y avait perſonne au logis.

LE BARON.

Je n'ai point donné d'ordre.... Ma sœur!

Madame MURER *sèchement.*

Ni moi. A peine arrivés, nous n'attendions aucune visite.

LE CAPITAINE.

En ce cas, Baron, j'aurai doublement à me féliciter d'avoir forcé la porte; si je puis vous être utile, & si ces Dames veulent bien agréer mes hommages.

LE BARON.

Capitaine, c'est ma sœur, & voici bientôt la tienne. (*Montrant sa fille.*)

LE CAPITAINE *à Eugénie.*

J'envie, Mademoiselle, le sort de mon frère; en vous voyant, on n'est plus étonné des précautions qu'il a prises pour assurer mon bonheur.

Madame MURER *d'un air distrait.*

Comme dit fort bien, Monsieur; les précautions sont toujours utiles en affaires: chacun prend les siennes.

LE CAPITAINE *cherchant des yeux.*

Mais où donc est-il?

LE BARON.

Qui?

LE CAPITAINE.

Votre fils.

LE BARON.

Mon fils? Qui le fait?

Madame MURER.

A quoi tend cette question, Monsieur?

LE CAPITAINE.

N'est-ce pas son affaire qui vous attire tous à Londres?

LE BARON.

Pas un mot de cela : un maudit procès dont je ne fais autre chose sinon que j'ai raison.... Mais connaîtrais-tu déjà l'aventure de mon fils?

LE CAPITAINE.

C'est une misère, une vétille; moins que rien.

LE BARON.

Sans doute : il n'y a que la subordination....

Madame MURER *sèchement.*

J'admire comment Monsieur a le don de tout deviner : nous en avons la première nouvelle à l'instant.

LE CAPITAINE.

Moi, je l'ai vu, Madame.

EUGÉNIE.

Mon frère?

LE CAPITAINE.

Oui, Mademoiselle.

LE BARON.

Où? Quand? Comment?

LE CAPITAINE.

Au Parc, avant-hier, sur la brune. Sir Charles est ici secrètement depuis cinq jours; il ne sort que le soir, parce qu'il s'est battu contre son Colonel: il se fait appeller le Chevalier Campley. N'est-ce pas cela?

Madame MURER.

Nous n'en savons pas tant.

EUGÉNIE.

Où pourrons-nous le trouver, Monsieur?

LE BARON.

En quel lieu loge-t-il?

LE CAPITAINE.

Ma foi, je n'en sais rien; mais je lui ai fait promettre de me venir voir. J'arrangerai son affaire: j'ai quelque crédit, comme vous savez.

Madame MURER *dédaigneusement.*

La seule chose dont nous ayons besoin, est justement celle que Monsieur ignore.

LE CAPITAINE.

Mais, Madame, je n'ai pas pu le prendre à la gorge pour lui faire déclarer sa demeure; & en lisant tout-à-l'heure le billet du Baron, je croyais de bonne-foi le rencontrer ici.

Madame MURER.

Cela est d'autant plus malheureux, que dans le besoin où il est d'un protecteur, nous en avons un qui peut beaucoup auprès du Ministre.

LE CAPITAINE.

Oh ! ce pays-ci eſt tout plein de gens qui font profeſſion de pouvoir plus qu'ils ne peuvent réellement. Quel eſt-il ? Je vous dirai bientôt....

Madame MURER *dédaigneuſement.*

Ce n'eſt que le Comte de Clarendon.

LE CAPITAINE.

Le neveu de Milord Duc ?

Madame MURER.

Pas davantage.

LE CAPITAINE.

Je le crois. Son oncle l'idolâtre : il eſt fort de mes amis, Je me charge, ſi vous voulez...

Madame MURER *d'un air vain.*

Il me fait auſſi l'honneur d'être un peu des miens.

LE BARON.

C'eſt lui qui nous loge.

LE CAPITAINE.

Vous avez raiſon. Je regardais en entrant.... Mais ce valet a détourné mon attention.... Eh parbleu ! c'eſt un homme à lui. Je diſais bien... Je reconnais tout ceci. Nous avons fait quelquefois de jolis ſoupers dans ce Sallon : c'eſt, comme il l'appelle à la françaiſe, ſa petite maiſon.

Madame MURER *fièrement.*

Petite maiſon, Monſieur ?

LE BARON.

Eh petite ou grande ! faut-il disputer sur un mot ? Il suffit qu'il nous la prête... Il était ici il n'y a pas une heure.

LE CAPITAINE.

Aujourd'hui ? Je l'aurais parié à Windsor.

LE BARON.

Il en arrivait.

LE CAPITAINE.

C'est ma foi vrai. J'oubliais que le mariage se fait à Londres.

Madame MURER & EUGÉNIE *en même-tems.*

Le mariage !

LE CAPITAINE.

Oui, demain. Mais vous m'étonnez : il n'est pas possible que vous l'ignoriez, si vous l'avez vu réellement aujourd'hui.

LE BARON.

Je le savais bien moi.

Madame MURER *dédaigneusement.*

Hum.... C'est comme la petite maison. Que voulez-vous dire ? Quel mariage ?

LE CAPITAINE.

Le plus grand mariage d'Angleterre : la fille du Comte de Winchester : un Gouvernement que le Roi donne au jeune Lord en présent de nôces. Mais c'est une chose publique & que tout Londres sait.

EUGÉNIE *à part.*

Dieux ! Où me cacher ?

Madame MURER.

Je vais gager qu'il n'y a pas un mot de vrai à tout cela.

LE CAPITAINE.

Quoi ! férieufement ? Dès que Madame nie les faits, je n'ai plus rien à dire.

LE BARON.

Il eft vrai, Capitaine, qu'il s'en eft beaucoup défendu tantôt.

LE CAPITAINE.

Mais moi qui paffe ma vie avec fon oncle; moi qu'on a confulté fur tout ; ce fera comme il vous plaira, au refte. Ainfi donc les livrées faites, les carroffes & les diamans achetés, l'hôtel meublé, les articles fignés, font autant de chimères ?

EUGÉNIE *à part.*

Ah malheureufe !

LE BARON.

Mais, ma fœur, cela me paraît affez pofitif : qu'avez-vous à répondre ?

Madame MURER.

Que Monfieur a rêvé tout ce qu'il dit. Parce que je fais de très-bonne part, moi, que le Comte a d'autres engagemens.

LE CAPITAINE.

LE CAPITAINE.

Ah ! oui. Quelque illuſtre infortunée dont il aura ajouté la conquête à la liſte nombreuſe de ſes bonnes fortunes. Nous connaiſſons l'homme. Je me ſouviens effectivement d'avoir entendu dire qu'un goût provincial l'avait tenu quelque tems éloigné de la Capitale.

Madame MURER *dédaigneuſement.*

Un goût provincial ?

LE BARON *riant.*

Quelque jeune innocente à qui il aura fait faire des découvertes, & dont il s'eſt amuſé apparemment ?

LE CAPITAINE.

Voilà tout.

LE BARON *d'un air content.*

C'eſt bon, c'eſt bon. Je ne ſuis pas fâché que de tems en tems une pauvre abandonnée ſerve d'exemple aux autres, & tienne un peu ces Demoiſelles en reſpect devant les ſuites de leurs petites paſſions. Et les père & mère, moi, c'eſt cela qui me réjouit.

EUGÉNIE *à part.*

Je ne puis plus ſoutenir le ſupplice où je ſuis.

LE CAPITAINE.

Mademoiselle me paraît incommodée.

LE BARON.

Ma fille ?... qu'as-tu donc, ma chère enfant ?

EUGÉNIE *tremblante.*

Je ne me sens pas bien, mon père.

Madame MURER.

Je vous l'avais dit aussi, ma chère niéce ; nous devions nous retirer. Venez, laissons ces Messieurs se raconter leurs merveilleuses anecdotes.

SCÈNE XIII.

LE BARON, LE CAPITAINE.

LE BARON.

PARDON, Capitaine.

LE CAPITAINE *lui prenant la main.*

Adieu, Baron, je prends bien de la part....

LE BARON *le ramenant.*

Ah ça, mon fils, je te prie : comment dis-tu qu'il se fait appeller ?

LE CAPITAINE.

Le Chevalier Campley.

LE BARON.

Campley? Si je n'écris pas ce nom-là, je ne m'en souviendrai jamais. C'est que j'ai là une Lettre qui menace d'assassins.... Il ne va que la nuit... seul... Tout cela est inquiétant.

LE CAPITAINE.

J'irai demain au soir au Parc, & si je le trouve, je lui sers moi-même d'escorte jusqu'ici.

LE BARON.

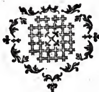
A merveille. (*Ils sortent par la porte du Vestibule*).

Fin du deuxième Acte.

JEU D'ENTR'ACTE.

BETSY sort de la chambre d'Eugénie ; ouvre une malle & en tire plusieurs robes l'une après l'autre qu'elle secoue, qu'elle déplisse, & qu'elle étend sur le sopha du fond du Sallon. Elle ôte ensuite de la malle quelques ajustemens & un chapeau galant de sa Maitresse, qu'elle s'essaye avec complaisance devant une glace, après avoir regardé si personne

ne peut la voir. Elle se met à genoux devant une seconde malle, & l'ouvre pour en tirer de nouvelles hardes. Au milieu de ce travail, Drink & Robert entrent en se disputant : c'est-là l'instant où l'orchêstre doit cesser de jouer, & où l'Acte commence.



ACTE III.

SCÈNE PREMIÈRE.

BETSY, DRINK, ROBERT.

DRINK *à Robert en disputant.*

ET moi je te prie de te mêler de tes affaires. Quand je refuse la porte à quelqu'un, es-tu fait pour l'annoncer?

ROBERT.

Mais, c'est que vous ignorez que le Capitaine Cowerly est l'intime ami de Monsieur.

DRINK *plus haut, en colère.*

L'intime ami du diable. Est-ce à toi d'entrer dans les raisons? Es-tu valet-de-chambre ici?

BETSY *à genoux se retourne.*

Chut.... Parlez plus bas. Ma Maitresse est chez elle: elle est incommodée. (*Elle prend des robes sous son bras, & va pour entrer chez Eugénie*).

DRINK *courant après.*

Miss, Miss, n'avez-vous plus rien à prendre dans les malles? (*Il veut l'embrasser*).

BETSY *s'esquivant.*

Ah, sans doute.... Non, vous pouvez les emporter. (*Elle entre chez Eugénie*).

SCÈNE II.

DRINK, ROBERT.

DRINK *revient prendre la malle.*

Que cela t'arrive encore.

ROBERT.

Voilà bien du bruit pour rien. (*Ils enlèvent une malle, & sortent*).

SCÈNE III.

EUGÉNIE, BETSY.

EUGÉNIE *sort de chez elle ; marche lentement comme quelqu'un enseveli daus une rêverie profonde. Betsy qui la suit, lui donne un fauteuil ; elle s'assied en portant son mouchoir à ses yeux sans parler. Betsy la considère quelque tems, fait le geste de la compassion, soupire, prend d'autres hardes & rentre dans la chambre de sa Maitresse.*

SCÈNE IV.

EUGÉNIE *assise, d'un ton bien douloureux.*

J'AI beau rêver, je ne puis percer l'obscurité qui m'environne. Quand je cherche à me rassurer, tout m'accable.... Personne dans le sein de qui répandre ma douleur... (*Les valets viennent chercher la deuxième malle, Eugénie reste en silence tant qu'ils sont dans le Sallon.* Des valets à qui je n'ai plus même le droit de commander. Une seule démarche hasardée m'a mise à la merci de tout le monde.... Oh ma mère! c'est bien aujourd'hui que je dois vous pleurer! (*Elle se lève vivement*) C'est trop souffrir.... Quand cet aveu me rendrait la plus malheureuse des femmes, je dirai tout à mon père. L'état le plus funeste est moins pénible que mon agitation.... Mais les craintes de ma tante..., ses défenses..., Tout aujourd'hui doit céder au respect filial. Ah malheureuse! c'était alors qu'il fallait penser ainsi. Dieux! le voici! (*Elle tombe dans son siege*).



SCÈNE V.

EUGÉNIE, LE BARON.

LE BARON.

Tu es ressortie, mon enfant; ton état m'inquiète.

EUGÉNIE *à part.*

Que lui dirai-je? (*Elle veut se lever, son père la fait rasseoir*).

LE BARON *avec bonté.*

Tes yeux sont rouges: tu as pleuré. Ma sœur t'aura sans doute....

EUGÉNIE *tremblante.*

Non, non, Monsieur; ses bontés & les vôttes seront toujours présentes à ma mémoire.

LE BARON.

Ta tante prétend que je t'ai affligée tantôt. Je badinais avec le Capitaine, & le tout pour la contrarier un moment; car elle est engouée de ce Milord, qui franchement est bien le plus mauvais sujet.... Dès qu'on en dit un mot, elle vous saute aux yeux. Que nous importe qu'il se soit amusé d'une folle, & qu'il l'ait abandonnée? Ce n'est pas la centième. On ferait peut-être mieux de ne pas rire de ces choses-là;

mais lorſqu'elles n'intéreſſent perſonne, & que les détails en ſont plaiſans... C'eſt une drôle de femme avec ſon eſprit. Au reſte, ſi notre converſation t'a déplu, je t'en demande pardon, mon enfant.

EUGÉNIE *à part.*

Je ſuis hors de moi !

LE BARON *tirant un ſiége auprès d'elle, & la baiſant avant de s'aſſeoir.*

Viens, mon Eugénie : baiſe-moi. Tu es ſage, toi, honnête, douce : tu mérites toute ma tendreſſe.

EUGÉNIE *troublée ſe lève.*

Mon père !...

LE BARON *attendri.*

Qu'as-tu, mon enfant ? Tu ne m'aimes plus du tout.

EUGÉNIE *ſe laiſſant tomber à genoux.*

Ah ! mon père....

LE BARON *étonné.*

Qu'avez-vous donc, Miſs ? Je ne vous reconnais plus.

EUGÉNIE *tremblante.*

C'eſt moi....

LE BARON *vivement.*

Quoi ? c'eſt moi.

EUGÉNIE *éperdue, ſe cachant le viſage.*

Vous la voyez....

LE BARON *brusquement.*

Vous m'impatientez. Qu'est-ce que je vois?

EUGÉNIE *morte de frayeur.*

C'est moi... Le Comte... Mon père...

LE BARON *avec violence.*

C'est moi... Le Comte... Mon père... Achevez : parlerez-vous ?

EUGÉNIE *se cache la tête entre les genoux de son père sans répondre.*

LE BARON.

Seriez-vous cette malheureuse ?

EUGÉNIE *sentant que les soupçons vont trop loin, lui dit d'une voix étouffée par la crainte.*

Je suis mariée.

LE BARON *se lève & la repousse avec indignation.*

Mariée ! Sans mon consentement ! (*Eugénie tombe : un mouvement de tendresse fait courir le Baron à sa fille pour la relever.*

SCÈNE VI.

Madame MURER *accourant*, LE BARON, EUGÉNIE.

Madame MURER.

QUEL vacarme ! quels cris ! A qui en avez-vous donc, Monsieur ?

LE BARON *relevait tendrement sa fille ; il la jette sur son fauteuil & reprend toute sa colère.*

Ma sœur, ma sœur, laissez-moi. Je vous ai confié l'éducation de ma fille : félicitez-vous : l'insolente Miss mariée à l'insçu de ses parens.

Madame MURER *froidement.*

Point du tout : Je le sais.

LE BARON *en colère.*

Comment, vous le savez !

Madame MURER *froidement.*

Oui, je le sais.

LE BARON.

Et qui suis-je donc, moi ?

Madame MURER *froidement.*

Vous êtes un homme très-violent, & le plus déraisonnable Gentilhomme d'Angleterre.

LE BARON *étouffant de fureur.*

Eh mais... Eh mais, vous me feriez mourir avec votre sang froid & vos injures. On m'ose déclarer...

Madame MURER *fièrement.*

Voilà son tort. Je le lui avais défendu : c'est par-là seulement qu'elle mérite tout l'effroi que vous lui causez.

EUGÉNIE *pleurant.*

Ma tante, vous l'irritez encore. Suis-je assez malheureuse !

Madame MURER *froidement.*

Laissez-moi parler, Milady.

LE BARON.

Milady?

Madame MURER.

Oui, Milady; & c'est moi qui l'ai mariée de mon autorité privée au Lord Comte de Clarendon.

LE BARON *outré.*

A ce Milord?

Madame MURER.

A lui-même.

LE BARON.

Je devais bien me douter que votre misérable vanité....

Madame MURER *s'échauffant.*

Quelles objections avez-vous à faire?

LE BARON.

Contre lui? mille. Et une seule les renferme toutes: c'est un libertin déclaré.

Madame MURER.

Vous en avez fait tantôt un éloge si magnifique.

LE BARON.

Il est bien question de cela. Je louais son esprit, sa figure, un certain éclat, des avantages qui le distinguent; mais qui me l'auraient fait redouter plus qu'un autre, dès qu'il en

abuse au mépris de ses mœurs & de sa réputation.

Madame MURER.

Vous êtes toujours outré. Eh bien, il s'est autrefois permis des libertés qu'il est le premier à condamner aujourd'hui : car c'est un homme plein d'honneur.

LE BARON.

Avec les hommes, & scélérat avec les femmes : voilà le mot. Mais votre sexe a toujours eu dans le cœur un sentiment secret de préférence pour les gens de ce caractère.

EUGÉNIE *toute en larmes.*

Ah mon père! si vous le connaissiez mieux, vous regretteriez....

LE BARON.

C'est toi qui pleureras de l'avoir méconnu.... Une femme juger son séducteur !

Madame MURER.

Mais moi ?...

LE BARON *furieux.*

Vous ?... vous êtes mille fois...

Madame MURER.

Point de mots, des choses.

LE BARON *avec feu.*

C'est un homme incapable de remords sur un genre de faute, dont la multiplicité seule fait ses délices ; fomentant de gaieté de cœur dans la

famille d'autrui des désordres qui feraient ſon déſeſpoir dans la ſienne ; plein de mépris pour toutes les femmes, parmi leſquelles il cherche ſes victimes, ou choiſit les complices de ſes déréglemens.

Madame MURER.

Mais vous conviendrez que ſa femme eſt au moins exceptée de ce mépris général ; & plus vous reconnaiſſez de mérite à votre fille, plus elle eſt propre à le ramener.

LE BARON.

Je vous remercie pour elle, ma ſœur. Ainſi donc le bonheur que vous lui avez ménagé, eſt d'être attachée au ſort d'un homme ſans mœurs ; de partager les affections bannales de ſon mari avec vingt femmes mépriſables. La voilà deſtinée, en attendant une réformation incertaine, à répandre des larmes, dont il aura peut-être la baſſeſſe de ſe faire un triomphe à ſes yeux ; la fille la plus modeſte eſt devenue l'eſclave d'un libertin, dont le cœur corrompu regarde comme un ridicule la tendreſſe & la fidélité qu'il exige de ſa femme. Je te croyais plus délicate, Eugénie.

EUGÉNIE *du ton du reſſentiment que le reſpect réprime.*

En vérité, Monſieur, je me flatte que ja-

mais le modèle d'un portrait aussi vil n'aurait été dangereux pour eux.

Madame MURER *avec impatience.*

Mais c'est que le Comte n'est poinr du rout l'homme que vous dépeignez. Peut-être a-t-il dans le feu de la première jeunesse un peu trop négligé de faire parler avantageusement de ses mœurs; mais...

LE BARON.

Et quel garant a pu vous donner pour l'avenir celui qui jusqu'à présent a méprisé la censure publique sur le poinr le plus important?

Madame MURER.

Quel garant? Tout ce qui inspire la confiance, cimente l'estime & augmente la bonne opinion; la franchise de son caractère qui le rend supérieur au déguisement, même dans ce qui lui est contraire; la noblesse de ses procédés avec ses inférieurs; sa générosité pour ses domestiques, & la bonté de son cœur qui le porte à soulager tous les malheureux.

EUGÉNIE *avec amour.*

Ce n'est pas un ennemi de la vertu, je vous assure, mon père.

LE BARON.

Voilà comme on érige rout en vertus dans ceux qu'on veut défendre. Il est humain, il est grand, généreux, obligeant: tout cela n'est-il

pas bien méritoire ? Amenez-moi quelqu'un pour qui ces choses-là ne soient pas un plaisir ? Et qu'en voulez-vous conclure ?

Madame MURER.

Qu'un homme aussi noble, aussi bienfesant pour tout le monde, ne peut pas devenir injuste & cruel uniquement pour l'objet de son amour.

LE BARON *adouci.*

Je le voudrais, mais....

EUGÉNIE.

Ne lui faites pas, je vous prie, le tort d'en douter.

LE BARON *plus doucement.*

Mon enfant, l'ame d'un libertin est inexplicable; mais tu te flattes en vain d'un changement de conduite. Les plaisanteries du Capitaine sur sa dernière aventure n'avaient pas rapport à des tems antérieurs à son mariage avec toi.

Madame MURER.

C'est où je vous attendais. Tout cet amer badinage a porté sur votre fille, dont l'union mystérieuse a donné jour à mille fausses conjectures; mais quand vous saurez qu'il l'adore...

LE BARON *haussant les épaules.*

Il l'adore : c'est encore un de leurs termes, *adorer*. Toujours au-delà du vrai. Les honnêtes gens

gens aiment leurs femmes ; ceux qui les trompent les adorent : mais les femmes veulent être adorées.

Madame MURER.

Vous penserez différemment, lorsque vous apprendrez qu'un gage de la plus parfaite union....

LE BARON.

Comment ?

Madame MURER *du ton de quelqu'un qui croit en dire assez.*

Lorsqu'avant peu...

LE BARON *à sa fille.*

Bon ! Est-ce qu'elle dit vrai ?

EUGÉNIE *fléchissant le genou.*

Ah, mon père ! comblez par votre bénédiction le bonheur de votre fille.

LE BARON *la relevant avec tendresse.*

Réellement ? Eh bien.... eh bien.... eh bien, mon enfant, puisque c'est ainsi, j'approuve tout. (*A part.*) Aussi bien est-ce un mal sans remède.

EUGÉNIE.

De quel poids mon cœur est soulagé !

Madame MURER *avec joie.*

Milady, embrassez votre père.

LE BARON *baisant Eugénie.*

Laisse-là Milady : sois toujours mon Eugénie.

EUGÉNIE.

(*Avec feu*). Toute la vie, mon père. (*Par exclamation*). Ah Milord, quel jour heureux pour nous !

LE BARON *du ton d'un homme que ce mot de Milord ramène à d'autres idées.*

Mais dites-moi donc un peu vous autres : puisqu'elle eſt la femme de ce Milord, que diable veulent-ils dire avec cet autre mariage ? Car auſſi on n'y comprend rien.

Madame MURER.

Il vous l'a dit tantôt. Diſcours de valets, bruits populaires.

EUGÉNIE.

J'en ai été troublée malgré moi.

LE BARON.

C'eſt que cela n'eſt pas net au moins.

Madame MURER.

Drink eſt ſon homme de confiance : il n'y a qu'à l'interroger vous-même. (*Elle ſonne*).



SCÈNE VII.

(*Cette Scène marche rapidement*).

LE BARON, Madame MURER, DRINK, EUGÉNIE.

LE BARON.

Vous avez raiſon ; je ſaurai bientôt.... (*Saiſiſſant Drink au collet*). Viens ici fripon : dis-moi tout ce que tu ſais du mariage.

DRINK *regarde autour de lui d'un air embarraſſé.*

Du mariage ! Eſt-ce qu'on aurait appris.... Oh maudit Intendant ! ..

LE BARON *vivement*

Cet Intendant ? Parleras-tu ?... Faut-il ?...

DRINK *effrayé.*

Non, non, Monſieur.... Il n'eſt pas beſoin que vous vous fâchiez pour cela. C'eſt le mariage que vous demandez ?

LE BARON.

Oui.

DRINK.

(*A part*). Il faut mentir ici. (*Haut*). Il eſt véritable le mariage.

LE BARON.

Véritable? Eh bien, ma ſœur?

Madame MURER.

Il vous ment.

DRINK.

Je ne mens pas, Monſieur.

LE BARON *avec violence.*

Tu ne mens pas, miſérable?

DRINK *à part.*

Allons, tout eſt découvert; quelqu'autre lettre ſera venue.

LE BARON.

Raconte-moi le fait: je veux l'entendre mot à mot de ta bouche.

DRINK.

Monſieur.... puiſque vous le ſavez auſſi bien que moi....

LE BARON.

Traître!

Madame MURER *retenant le Baron.*

Mon frère!

LE BARON.

Qu'il laiſſe ſon verbiage, & qu'il avoue.

DRINK *cherchant & tirant une lettre de ſa poche.*

Puiſqu'il n'y a plus moyen de diſſimuler.... Voici une lettre de M. Williams, l'Intendant de Milord.

LE BARON *lui arrachant la lettre.*

Pour qui ?

DRINK.

Elle est adressée à Madame.

Madame MURER.

A moi ? D'où me vient cette préférence ? Et quel rapport cet Intendant...

DRINK *surpris.*

Comment, quel rapport ? C'est le même qui a fait le mariage....

Madame MURER *prenant la lettre au Baron.*

D'honneur, si j'y entends quelque chose. Elle est décachetée.

LE BARON.

Mais apprends-moi comment il peut penser à se marier, étant l'époux de ma fille ?

DRINK *tout-à-fait troublé.*

Quoi, Monsieur ? C'est du nouveau mariage que vous parlez ?

LE BARON.

Et duquel donc ?

Madame MURER *a lu.*

Ah le scélérat ! (*Elle porte les mains à son visage qu'elle couvre de la lettre chiffonnée.*

LE BARON.

Qu'est-ce que c'est ?

DRINK.

Me voilà perdu, je n'ai plus qu'à quitter l'Angleterre. (*Il sort*).

SCÈNE VIII.

LE BARON, Madame MURER, EUGÉNIE,

Madame MURER *avec horreur.*

IL nous a trompés indignement ! Ma nièce n'eſt pas ſa femme.

EUGENIE *les bras levés.*

Dieu tout-puiſſant ! (*Elle tombe dans un fauteuil*).

Madame MURER.

Son Intendant a ſervi de Miniſtre, & toute la race infernale de complices.

LE BARON *frappant du pied.*

Rage ! fureur ! ô femmes qu'avez-vous fait ?

Madame MURER *effrayée.*

Mon frère, par pitié, ſuſpendez vos reproches. Ne voyez-vous pas l'état où elle eſt ?

EUGÉNIE *ſe relevant.*

Non, ne l'arrêtez pas. Je n'ai plus rien à craindre que de vivre.... Mon père, j'implore votre colère....

LE BARON *hors de lui,*

Et tu l'as méritée,... Sexe perfide ! Femme à jamais le trouble & le déshonneur des fa-

milles. Noyez-vous maintenant dans des larmes inutiles.... Avez-vous cru vous soustraire à mon obéissance ? Avez-vous cru violer impunément le plus saint des devoirs ?... Tu l'as osé ; toutes tes démarches se sont trouvées fausses ; tu as été séduite, trompée, déshonorée ; & le Ciel t'en punit par l'abandon de ton père & sa malédiction.

EUGÉNIE *s'élançant vers le Baron, & le retenant à bras le corps.*

Ah mon père ! ayez pitié de mon désespoir ; révoquez l'épouvantable arrêt que vous venez de prononcer.

LE BARON *attendri la repousse doucement.*

Otez-vous de mes yeux : vous m'avez rendu le plus misérable des hommes. (*Il sort*).

SCÈNE IX.

Madame MURER, EUGÉNIE.

EUGÉNIE *courant dans les bras de sa tante.*

AH, Madame ! m'abandonnerez-vous aussi ?

Madame MURER.

Non, mon enfant ; écoutez-moi.

EUGÉNIE.

Ah ! ma tante, venez, secondez-moi : cou-

rons nous jetter aux pieds de mon père, implorons ses bontés, & sortons tous d'une odieuse maison....

Madame MURER.

Ce n'est pas mon avis : il faut y rester au contraire, & écrire au Comte que vous l'attendez ici ce soir.

EUGÉNIE *avec horreur.*

Lui !... moi !... vous me faites frémir.

Madame MURER.

Il le faut. Il viendra, vous l'accablerez de reproches, j'y joindrai les miens ; il apprendra que votre père veut implorer le secours des loix : la crainte ou le repentir peut le ramener.

EUGÉNIE *outrée.*

Et je serais assez lâche après son indignité...: Je devrais respecter un jour celui que je ne peux plus estimer. J'irais aux pieds des autels jurer la fidélité au parjure, la soumission à l'homme sans foi, & une tendresse éternelle au perfide qui m'a sacrifiée. Plutôt mourir mille fois !

Madame MURER *fermement.*

Prenez garde, Miss, qu'ici l'opprobre serait le fruit du découragement.

EUGÉNIE *au désespoir.*

L'opprobre ! m'en reste-t-il encore à redouter ? Dégradée par tant d'outrages, abandonnée de tout le monde, anéantie sous la malé-

diction de mon père, en horreur à moi même, je n'ai plus qu'à mourir. (*Elle rentre dans sa chambre*).

SCÈNE X.

Madame MURER *seule la regarde aller.*

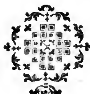
ELLE me quitte & n'écrit pas... (*Elle se promène*). Un père en fureur qui ne connaît plus rien; une fille au désespoir qui n'écoute personne; un amant scélérat qui comble la mesure... Quelle horrible situation ! (*Elle rêve un moment*) Vengeance, soutiens mon courage! Je vais écrire moi-même au Comte : s'il vient..... Traître, tu paieras cher les peines que tu nous causes!

Fin du troisième Acte.

JEU D'ENTR'ACTE.

UN Domestique entre, range le Sallon, éteint le lustre & les bougies de l'appartement. On entend une sonnette de l'intérieur : il écoute, & indique par son geste que c'est Madame Murer qui sonne. Il y court. Un moment après il repasse avec un bougeoir allumé, & sort par la porte du vestibule;

il rentre ſans lumière ſuivi de pluſieurs Domeſtiques auxquels il parle bas, & ils paſſent tous à petit bruit chez Madame Murer qui eſt alors cenſée leur donner ſes ordres. Les valets repaſſent dans le Sallon, courent dehors par le veſtibule, & rentrent chez Madame Murer par le même Sallon armés de couteaux de chaſſe, d'épées & de flambeaux non allumés. Un moment après Robert entre par le veſtibule une lettre à la main, un bougeoir dans l'autre; comme c'eſt la réponſe du Comte de Clarendon qu'il rapporte, il ſe preſſe de paſſer chez Madame Murer pour la lui remettre. Il y a ici un petit intervalle de tems ſans mouvement, & le quatrième Acte commence.



ACTE IV.

SCÈNE PREMIÈRE.

Madame MURER, ROBERT *portant un bougeoir, rallume les bougies qui ont été éteintes sur la table pendant l'Entr'acte : le Sallon est obscur.*

Madame MURER *tient un billet, & en marchant se parle à elle-même.*

IL viendra. (*Au Laquais*). Vous avez été bien long-tems ?

ROBERT.

Il n'était pas rentré : j'ai attendu. Et puis c'est un tapage dans l'hôtel, il se marie demain ; tout est sens-dessus-dessous : on ne savait où prendre de l'encre & du papier.

Madame MURER *à part.*

Il viendra... Écoutes, Robert, fais exactement ce que je vais t'ordonner. Vas dans le jardin, tout auprès de la petite porte ; tiens-toi là sans remuer ; & quand tu entendras le bruit d'une clef dans la serrure, viens vîte ici m'en donner avis.

ROBERT.

Il doit donc entrer par-là ?

Madame MURER.

Faites ce qu'on vous dit.

Robert sort par la porte du jardin.

SCÈNE II.

Madame MURER *seule, se promenant & frappant du billet sur sa main.*

IL viendra.... Je te tiens donc à mon tour, fourbe insigne! Le parti est violent.... c'est le plus sûr.... Il convient si bien au caractère du père.... Je dois pourtant l'en prévenir. (*Elle regarde sa montre*). J'ai le tems.... Il est à consoler sa fille: il a jetté son feu maintenant.... c'est comme je le veux..... Il faut domter cet homme pour le ramener. Le voici. Qu'il a l'air accablé!

SCÈNE III.

LE BARON, Madame MURER.

Madame MURER, *d'un ton sombre.*

EH bien, Monsieur, êtes-vous satisfait? Il s'en est peu fallu que votre fille ne soit morte de frayeur.

LE BARON *s'assied sans rien dire près de la table, & s'appuye la tête sur les mains d'un air accablé.*

Madame MURER *continuant.*

Des éclats! de la fureur! sans choix de personnes.

LE BARON *sourdement.*

Ceux qui ont fait le mal le reprochent aux autres.

Madame MURER.

Un homme livré à ses emportemens!

LE BARON *désespéré.*

Vous abusez de mon état & de ma patience. Vous avez juré de me faire mourir de chagrin. Laissez-nous, gardez votre héritage; il est trop cher: aussi bien ma malheureuse fille n'en aura-t-elle peut-être bientôt plus besoin. (*Il se lève & se promène avec égarement*).

Madame MURER.

Vous n'avez jamais su prendre un parti.

LE BARON.

Je l'ai pris mon parti.

Madame MURER.

Quel est-il?

LE BARON *marchant plus vîte & gesticulant violemment.*

J'irai à la Cour.... oui, je vais y aller.... Je tombe aux pieds du Roi: il ne me rejettera pas.

(*Madame Murer hoche de la tête*). Et pourquoi me rejetterait-il ? Il eſt père.... Je l'ai vu embraſſer ſes enfans.

Madame MURER.

La belle idée ! Et que lui direz-vous ?

LE BARON *s'arrêtant devant elle.*

Ce que je lui dirai ? Je lui dirai : Sire.... Vous êtes père, bon père.... je le ſuis auſſi ; mais j'ai le cœur déchiré ſur mon fils & ſur ma fille. Sire, vous êtes humain, bienfaiſant.... Quand un des vôtres fut en danger, nous pleurions tous de vos larmes ; vous ne ſerez pas inſenſible aux miennes. Mon fils s'eſt battu ; mais en homme d'honneur : il ſert Votre Majeſté comme ſon biſaïeul qui fut emporté ſous les yeux du feu Roi ; il ſert comme mon père qui fut tué en défendant la patrie dans les derniers troubles ; il ſert comme je ſervais lorſque j'eus l'honneur d'être bleſſé en Allemagne..... J'ouvrirai mon habit. .. il verra mon eſtomac... mes bleſſures. Il m'écoutera : & j'ajouterai. Un ſuborneur eſt venu en mon abſence violer notre retraite & l'hoſpitalité ; il a déshonoré ma fille par un faux mariage... Je vous demande à genoux, Sire, grace pour mon fils & juſtice pour ma fille.

Madame MURER.

Mais ce ſuborneur eſt un homme qualifié, puiſſant.

LE BARON *vivement.*

S'il eſt qualifié, je ſuis gentilhomme... Enfin je ſuis un homme... Le Roi eſt juſte; à ſes pieds toutes ces différences d'état ne ſont rien : ma ſœur, il n'y a d'élévation que pour celui qui regarde d'en bas, au-deſſus tout eſt égal ; & j'ai vu le Roi parler avec bonté au moindre de ſes ſujets comme au plus grand. (*Il va & vient*).

Madame MURER *d'un ton ferme.*

Croyez-moi, Monſieur le Baron, nous ſuffirons à notre vengeance.

LE BARON *n'a entendu que le dernier mot.*

Oui, vengeance.... & qu'on le livre à toute la rigueur des loix.

Madame MURER *très-ferme.*

Les loix! la puiſſance & le crédit les étouffent ſouvent; & puis c'eſt demain qu'il prétend ſe marier. Il faut le prévenir : incertitude! lenteur! eſt ce ainſi qu'on ſe venge? Eh! la juſtice naturelle reprend ſes droits par-tout où la juſtice civile ne peut étendre les ſiens. (*Après un peu de ſilence, d'un ton plus bas*). Enfin, mon frère, il eſt tems de vous dire mon ſecret : avant deux heures le Comte ſera votre gendre, ou il eſt mort.

LE BARON.

Comment cela ?

Madame MURER *s'approche de lui.*

Écoutez-moi. J'ai envoyé à Milord Duc un détail très-étendu des atrocités de ſon neveu, ſans néanmoins lui rien dire de mon projet; enſuite... votre fille n'a jamais voulu s'y prêter; mais j'ai écrit pour elle au ſcélérat, qu'elle l'attend ce ſoir.

LE BARON.

Il ne viendra pas.

Madame MURER *lui montrant le billet.*

Au coup de minuit ... voici ſa réponſe. J'ai fait armer vos gens & les miens: vous le ſurprendrez chez elle. J'ai ici un Miniſtre tout prêt: qu'il tremble à ſon tour.

LE BARON *ſurpris.*

Quoi, ma ſœur, un guet-à-pens! Des piéges!

Madame MURER *avec impatience.*

Y a-t-on regardé de ſi près pour nous faire le plus ſanglant outrage?

LE BARON.

Vous avez raiſon; mais quand il arrivera, j'irai au-devant de lui, je l'attaquerai.

Madame MURER *avec effroi.*

Il vous tuera.

LE BARON.

Il me tuera! Eh bien, je n'aurai pas ſurvécu à mon déshonneur.

SCÈNE

SCÈNE IV.

Madame MURER *seule.*

VA, vieillard indocile ! je saurai me passer de toi. J'ai fait le mal, c'est à moi seule à le réparer.

SCÈNE V.

Madame MURER, ROBERT.

ROBERT *accourant.*

MADAME, j'ai entendu essayer une clef à la serrure ; je suis accouru de toutes mes forces.

Madame MURER.

Rentrons vîte. Je vais prendre ma niéce chez elle ; éteignez, éteignez. (*Le Laquais éteint les bougies, ils sortent*).



SCÈNE VI.

LE COMTE, SIR CHARLES.

Le Comte est en fracq, le chapeau sur la tête & l'épée au foureau dans une main ; de l'autre il conduit Sir Charles qui a son épée nue sous le bras. Le Sallon est obscur.

LE COMTE.

Vous êtes ici en sûreté, Monsieur ; cette maison est à moi, quoique j'aie usé de mystère en y entrant... N'êtes-vous pas blessé ?

SIR CHARLES.

Je n'ai qu'un coup à mon habit ; mais apprenez-moi de grace, Monsieur, à qui j'ai l'obligation de la vie. Sans votre heureuse rencontre, sans votre généreux courage j'aurais infailliblement succombé : ces quatre coquins en voulaient à mes jours.

LE COMTE.

Ce service n'est rien, vous eussiez sûrement fait la même chose en pareil cas : on m'appelle le Comte de Clarendon.

SIR CHARLES *vivement.*

Quoi, c'est le Comte de Clarendon !... J'étais destiné à vous tout devoir, Milord, & à tenir de vous l'honneur & la vie.

LE COMTE.

Comment ſerais-je aſſez heureux ?..

SIR CHARLES.

Je vous ſuis adreſſé de Dublin.

LE COMTE.

Vous êtes le Chevalier Campley, pour qui ma ſœur & ma couſine m'ont écrit d'Irlande des lettres ſi preſſantes, & que j'ai trouvé ſur la liſte des viſites à ma porte ?

SIR CHARLES.

C'eſt moi-même. Depuis cinq jours je m'y ſuis préſenté tous les ſoirs ; aujourd'hui vous veniez de ſortir à pied ; l'on m'a indiqué votre route, j'ai couru, & j'étais prêt à vous rejoindre lorſqu'ils m'ont attaqué ; c'eſt la deuxième fois depuis mon arrivée ; mais ce ſoir ſans vous, Milord...

LE COMTE.

Je ſuis enchanté de cette rencontre : le bien que ces Dames m'écrivent de vous...

SIR CHARLES.

Je me ſuis annoncé ſous le nom de Campley, quoique ce ne ſoit pas le mien.

LE COMTE.

Ma ſœur me mande qu'une affaire d'honneur vous force à le déguiſer ici.

SIR CHARLES.

Contre mon Colonel. Il me pourſuit ; mais vous jugez à ce qui m'arrive, quel homme eſt cet adverſaire.

LE COMTE.

Cela eſt horrible ! nous en parlerons demain. Vous ne me quitterez pas de la nuit, crainte d'accident : je vous ferai donner un lit chez moi. J'éprouve cependant un ſingulier embarras à votre ſujet.

SIR CHARLES.

Ordonnez de moi, je vous prie.

LE COMTE.

La circonſtance m'oblige à vous faire un aveu. Je ſuis attendu dans cette maiſon pour une explication ſecrette : j'y venais à pied, lorſque j'ai eu le bonheur de vous être utile.

SIR CHARLES *ſouriant.*

Ne perdez pas avec moi un tems précieux.

LE COMTE.

Non : ce n'eſt pas ce que vous penſez ſûrement. Mais vous ſavez que les mariages d'intérêt rompent ſouvent des liaiſons agréables : c'eſt préciſément mon hiſtoire. Une fille charmante qui s'eſt donnée à moi, & que j'aime à la folie, loge ici depuis quelques jours avec ſa famille ; elle a eu vent de mon mariage, on m'a écrit ce ſoir : je viens... aſſez embarraſſé, je l'avoue.

SIR CHARLES.

C'eſt une griſette, ſans doute ?

LE COMTE.

Ah, rien moins ! Voilà ce qui m'afflige & qui m'embarraſſe. J'ai même un ſoupçon que

ceci pourra bien avoir un jour des suites.... Il y a un frère... Mais je crois entendre le signal convenu. Souffrez que je vous laisse un moment au jardin : vous voyez jusqu'où va déjà ma confiance en votre amitié. (*Le Comte le mène au jardin, revient & ferme la porte après lui*).

SCÈNE VII.

Madame MURER, EUGÉNIE, LE COMTE *a posé son épée sur le fauteuil le plus près de la porte ;* BETSY *tient une lumière, elle rallume les bougies sur la table, & se retire ensuite.*

Madame MURER *attirant Eugénie à elle.*

C'EST trop résister, Eugénie, je le veux absolument.

LE COMTE *d'un air empressé.*

J'arrive l'effroi dans l'ame. Un billet que j'ai reçu ce soir m'a glacé le sang : & les deux heures qui ont précédé ce moment ont été les plus cruelles de ma vie.

Madame MURER *fièrement.*

Ce n'est pas votre exactitude qu'il faut défendre.

LE COMTE.

Quel sombre accueil ! A quoi dois-je l'attribuer ?

Madame MURER *indignée.*

Defcendez dans votre cœur.

LE COMTE.

Que dites-vous ? Ces vains bruits d'un mariage auraient-ils opéré ?...

EUGÉNIE *vivement à elle-même.*

Affreufe diffimulation !

Madame MURER *lui fermant la bouche de fa main.*

N'épuifez pas le refte de vos forces, ma chère niéce. (*Au Comte*). Ainfi, tout ce qu'on rapporte à ce fujet n'eft donc qu'un faux bruit ? (*Eugénie s'affied & couvre fon vifage de fon mouchoir*).

LE COMTE *moins ferme.*

Daignez revenir fur le paffé, & jugez vous-même : comment fe pourrait-il ?...

Madame MURER *l'examinant.*

Vous vous troublez....

LE COMTE *troublé.*

Si je ne fuis pas cru, j'aurai pour moi.... j'invoquerai les bontés de ma chère Eugénie.

Madame MURER *froidement.*

Pourquoi n'ofez-vous l'appeller votre femme ?

EUGÉNIE *outrée, à elle-même.*

Qui m'aurait dit que mon indignation pût s'accroître encore !

LE COMTE *abſolument déconcerté.*

En vérité, Madame, je ne conçois rien à ces étranges diſcours.

Madame MURER *avec fureur.*

Démens donc, vil corrupteur, le témoignage de tes odieux complices ; démens celui de ta conſcience qui imprime ſur ton front la difformité du crime confondu : lis. (*Elle lui donne la lettre de William. Le Comte la lit. Madame Murer le regarde avec attention pendant qu'il lit*).

LE COMTE *a lu & dit à part.*

Tout eſt connu.

Madame MURER.

Il reſte anéanti.

LE COMTE *héſitant.*

Je le ſuis en effet ; & je dois m'accuſer puiſque toutes les apparences me condamnent. Oui, je ſuis coupable. La frayeur de vous perdre, & la crainte d'un oncle trop puiſſant m'ont fait commettre la faute de m'aſſurer de vous par des voies illégitimes : mais je jure de tout réparer.

Madame MURER *à part.*

Et plutôt que tu ne crois.

LE COMTE *plus vîte.*

Vous futes outragée ſans doute, Eugénie ; mais votre vertu en eſt-elle moins pure ? a-t-elle

pu souffrir un instant de mon injustice ? Un profond secret met votre honneur à couvert ; & si vous daignez accepter ma main, à qui aurai-je fait tort qu'à moi ? L'amant & l'époux ne se confondront-ils pas aux yeux de mon Eugénie ? Ah ! l'égarement d'un jour une fois pardonné, sera suivi d'un bonheur inaltérable.

EUGÉNIE *se lève & le regarde avec dédain.*

O le plus faux des hommes ! fuis loin de moi. J'ai en horreur tes justifications. Vas jurer aux pieds d'une autre femme des sentimens que tu ne connus jamais. Je ne veux t'appartenir à aucun titre : je sais mourir. (*Elle entre dans sa chambre*).

Madame MURER *au Comte, en entrant après elle & emportant la lumière.*

L'abandonnerez-vous en cet état affreux ?

LE COMTE *avec chaleur.*

Non, je la suis.

SCÈNE VIII.

LE COMTE *seul.*

ELLE se croit déshonorée, il suffit ; elle est à moi, elle sera à moi. Ah, qu'ai-je fait ! Pour l'abandonner, il ne fallait pas la revoir.

SCÈNE IX.

LE COMTE, SIR CHARLES *rentrant.*

SIR CHARLES *dans l'obſcurité.*

MILORD ?

LE COMTE.

Eſt-ce vous, Chevalier Campley ?

SIR CHARLES.

C'eſt moi.

LE COMTE.

Pardon : encore un moment, & nous ſortons enſemble. (*Il veut entrer chez Eugénie*).

SIR CHARLES *l'arrêtant par le bras.*

Mais ne craignez-vous rien, Milord ? pour une heure auſſi avancée, je vois bien du monde ſur pied.

LE COMTE *n'écoutant point.*

Ce ſont des valets : je vous rejoins.



SCÈNE X.

SIR CHARLES *seul, d'un air de méfiance.*

Il y a un grand mouvement dans cette maison : on va, l'on court. J'ai vu du monde dans le jardin : on vient d'en fermer la porte... Il a l'air troublé, Milord,... L'explication doit avoir été orageuse.

SCÈNE XI.

SIR CHARLES, Madame MURER.

Madame MURER *sort de la chambre d'Eugénie sans lumière, & dit à elle-même en marchant.*

LE voilà à ses genoux, l'instant est favorable : allons. (*Elle traverse le Sallon & sort par la porte du jardin*).



SCÈNE XII.

SIR CHARLES *seul écoute, & n'entendant plus rien, dit :*

HA ! ha ! cette voix a un rapport singulier.... (*Il se promène en fesant le geste de quelqu'un qui rejette une idée bizarre*). C'est un homme bien lâche que ce Colonel !... car ces gens n'étaient pas des voleurs.... Mais quelle foule de biens réunis dans la rencontre de Milord Clarendon ! mon libérateur ! l'homme qui doit solliciter ma grace auprès du Roi ! Que de titres pour l'aimer !... J'entends du bruit... je vois de la lumière : écoutons.

SCÈNE XIII.

Madame MURER, SIR CHARLES.

Madame MURER *rentre, & dit à des gens qui sont derrière elle.*

N'ENTREZ que quand on vous le dira ; vous vous rangerez tous vers la porte, & à sa sortie vous fondrez sur lui & l'arrêterez. Prenez bien

garde qu'il ne vous échappe. (*Elle traverse le Sallon en silence & rentre chez Eugenie. Les Laquais retournent au jardin*).

SIR CHARLES *après avoir écouté.*

Il y a de la trahison ! Serais-je assez heureux pour être à mon tour utile à mon nouvel ami ?...

SCÈNE XIV.

LE BARON, SIR CHARLES.

LE BARON *entre par la porte du vestibule, le chapeau sur la tête & l'épée au côté sans lumière.*

LE projet de ma sœur m'inquiète ; Clarendon serait-il ici ?

SIR CHARLES *tire son épée, & marchant fièrement au Baron lui met la pointe sur le cœur, & lui dit :*

Qui que vous soyez, n'avancez pas.

LE BARON *crie, en portant la main à la garde de l'épée :*

Quel est donc l'insolent ?

SIR CHARLES *d'un ton encore plus fier.*

N'avances pas, ou tu es mort.



SCÈNE XV.

LE BARON, SIR CHARLES.

Des valets armés entrent précipitamment avec des flambeaux allumés par la porte du jardin.

LE BARON *reconnaissant Sir Charles.*

MON fils !

SIR CHARLES.

O Ciel ! mon père !

LE BARON.

Par quel bonheur es-tu chez moi à cette heure ?

SIR CHARLES.

Chez vous ? Et quel est donc cet appartement ? (*Montrant celui où il a vu entrer le Comte*).

LE BARON.

C'est celui de ta sœur.

SIR CHARLES *avec un mouvement terrible.*

Ah, grands Dieux ! Quelle indignité !



SCÈNE XVI.

Mad. MURER, LE BARON, SIR CHARLES, LES GENS.

Madame MURER *accourant au bruit, & s'écriant d'étonnement.*

SIR Charles ! ... C'eſt le Ciel qui nous l'envoie.

SIR CHARLES *au déſeſpoir.*

Affreux évènement ! Je n'ai plus que le choix d'être ingrat ou déshonoré.

Madame MURER.

Il va ſortir.

SIR CHARLES *troublé.*

Ma ſœur ! mon libérateur ! Je ſuis épouvanté de ma ſituation.

Madame MURER.

Oſez-vous balancer ?

SIR CHARLES *les dents ſerrées.*

Balancer ? ... Non, je ſuis décidé.

Madame MURER *aux valets.*

Approchez tous.



SCÈNE XVII.

Mad. MURER, LE BARON, SIR CHARLES, LES GENS, BETSY, LE COMTE, EUGÉNIE.

EUGÉNIE *au bruit ouvre sa porte, & retenant le Comte, dit :*

ILS sont armés ! O Dieux ! ne sortez pas.

LE COMTE *la repoussant.*

Je suis trahi. (*A Sir Charles*). Mon ami, donnez-moi mon épée. (*Sir Charles, qui tient toujours son épée nue, court se saisir de celle du Comte*).

Presque en même-tems.

EUGÉNIE *effrayée.*

C'est mon frère !

LE COMTE.

Son frère !

SIR CHARLES *furieux.*

Oui, son frère.

LE COMTE *à Eugénie, avec mépris.*

Ainsi donc vous m'attiriez dans un piége abominable !

EUGÉNIE *troublée.*

Il m'accuse !

LE COMTE.

Votre colère, vos dédains n'étaient qu'une

feinte pour leur donner le loisir de me surprendre.

EUGÉNIE *tombant mourante sur un fauteuil, Betsy la soutient.*

Voilà le dernier malheur.

Madame MURER *au Comte.*

Tous ces discours sont inutiles : il faut l'épouser sur-le-champ, ou périr.

LE COMTE *avec indignation.*

Je céderais au vil motif de la crainte ? Ma main serait le fruit d'une basse capitulation ?.... Jamais.

Madame MURER.

Qu'as-tu donc promis tout-à-l'heure ?

LE COMTE *sur le même ton.*

Je rendais hommage à la vertu malheureuse : sa douleur était plus forte qu'un million de bras armés. Elle amolissait mon cœur, elle allait triompher ; mais je méprise des assassins.

LE BARON.

M'as-tu cru capable de l'être ? Juges-tu de moi par le déshonneur où tu nous plonges ?

Madame MURER *fortement aux valets.*

Saisissez-le.

SIR CHARLES *se jette entre le Comte & les valets.*

Arrêtez.

Madame

Madame MURER *plus fort.*

Saiſiſſez-le, vous dis-je.

SIR CHARLES *d'une voix & d'un geſte terribles.*

Le premier qui fait un pas....

LE BARON *aux valets.*

Laiſſez faire mon fils.

Madame MURER *va ſe jetter dans un fauteuil, en croiſant ſes mains ſur ſon front, comme une perſonne au déſeſpoir.*

SIR CHARLES *au Comte, du ton d'un homme qui contient une grande colère.*

Ma préſence vous rend ici, Milord, ce que vous avez fait pour moi: nous ſommes quittes. Les moyens qu'on emploie contre vous ſont indignes de gens de notre état. Voilà votre épée. (*Il la lui préſente.*) C'eſt déſormais contre moi ſeul que vous en ferez uſage. Vous êtes libre, Milord, ſortez. Je vais aſſurer votre retraite; nous nous verrons demain.

LE COMTE *étonné, regardant Eugénie & Sir Charles tour-à-tour, dit à pluſieurs repriſes:*

Monſieur, je.... j'y compte.... je vous attendrai chez moi. (*Il regarde de nouveau Eugénie en ſoupirant comme un homme déſolé. Il ſort par la porte du jardin; le Baron retient les valets, & lui livre le paſſage*).



SCÈNE XVIII.

EUGÉNIE, LE BARON, Madame MURER, leurs Gens, SIR CHARLES.

Madame MURER *furieuse, se relevant & s'adressant à son neveu.*

C'ÉTAIT donc pour l'arracher de nos mains que tu t'es rencontré ici?

SIR CHARLES *troublé.*

Vous me plaindrez tous, lorsque vous saurez.... Vous serez vengés, n'en doutez pas.... Mais cette Eugénie dont toute sa famille était si vaine....

Madame MURER *d'un ton furieux.*

Sir Charles... vengez votre sœur, & ne l'accusez pas. Elle est l'innocente victime... Entrons chez elle: venez, vous frémirez de mon récit.

SIR CHARLES *pénétré de douleur.*

Elle n'est pas coupable! Ah, ma sœur! pardonne mon erreur. Reçois.... (*Il lui prend les mains*). Elle ne m'entend pas. (*A sa tante*). Ne songez qu'à la secourir. (*Madame Murer, Betsy, & Robert qui se détache du groupe des valets, emmènent Eugénie dans sa chambre par-dessous les bras*).

SCÈNE XIX.

LE BARON, SIR CHARLES, les Gens.

SIR CHARLES *du ton le plus terrible, en prenant la main du Baron.*

ET vous, mon père ! recevez pour elle le ferment que je fais.... Oui, si la rage qui me possède ne m'a pas étouffé; si le feu qui dévore le sang de cette infortunée ne l'a pas tari avant le jour; je jure, par vous, qu'une vengeance éclatante aura dévancé sa mort.

LE BARON.

Viens, mon cher fils. (*Ils entrent chez Eugénie. Les Laquais sortent par la porte du vestibule avec leurs flambeaux*).

Fin du quatrième Acte.

JEU D'ENTR'ACTE.

BETSY sort de l'appartement d'Eugénie, très-affligée, un bougeoir à la main, car il est pleine nuit. Elle va chez Madame Murer, & en rapporte une cave à flacons qu'elle pose sur la table du Sallon, ainsi que sa lumière. Elle ouvre la cave, & exa-

mine ſi ces flacons ſont ceux qu'on demande. Elle porte enſuite la cave chez ſa maitreſſe, après avoir allumé les bougies qui ſont ſur la table. Un inſtant après le Baron ſort de chez ſa fille d'un air pénétré, tenant d'une main un bougeoir allumé, & de l'autre cherchant une clef dans ſes gouſſets; il s'en va par la porte du veſtibule qui conduit chez lui, & en revient promptement avec un flacon de ſel, ce qui annonce qu'Eugénie eſt dans une criſe affreuſe. Il rentre chez elle. On ſonne de l'intérieur, un Laquais arrive au coup de ſonnette. Betſy vient de l'appartement de ſa maitreſſe en pleurant, & lui dit tout bas de reſter au Sallon pour être plus à portée. Elle ſort par le veſtibule. Le Laquais s'aſſied ſur le canapé du fond, & s'étend en baillant de fatigue. Betſy revient avec une ſerviette ſur ſon bras, une écuelle de porcelaine couverte à la main; elle rentre chez Eugénie. Un moment après les Acteurs paraiſſent, le valet ſe retire, & le cinquième Acte commence. Il ſerait aſſez bien que l'orcheſtre, pendant cet Entr'acte, ne jouât que de la muſique douce & triſte, même avec des ſourdines, comme ſi ce n'était qu'un bruit éloigné de quelque maiſon voiſine; le cœur de tout le monde eſt trop en preſſe dans celle-ci, pour qu'on puiſſe ſuppoſer qu'il s'y fait de la muſique.

ACTE V.

SCÈNE PREMIÈRE.

SIR CHARLES, Madame MURER, *ſortant de la chambre d'Eugénie.*

Madame MURER.

PASSONS ici maintenant qu'elle eſt un peu calmée, nous y parlerons avec plus de liberté.

SIR CHARLES *d'un ton terrible.*

Après ce que vous venez de me dire, après tout ce que j'ai appris.... l'outrage & l'horreur ſont à leur comble. Ma fureur ne connaît plus de bornes. Le ſort en eſt jetté : il va périr.



SCÈNE II.

Mad. MURER, SIR CHARLES, EUGÉNIE *ſortant de ſa chambre, l'air troublé, l'habillement en déſordre, les cheveux à bas, ſans collier ni rouge, & abſolument décoëffée.*

EUGÉNIE.

QU'AI-JE entendu? Mon frère...

SIR CHARLES *lui baiſant la main.*

Chère & malheureuſe Eugénie! ſi je n'ai pu prévenir le crime, au moins j'aurai la triſte ſatisfaction de le punir.

EUGÉNIE *cherchant à le retenir.*

Arrêtez... Quel fruit attendez-vous?...

SIR CHARLES *avec fermeté.*

Ma ſœur, quand on n'a plus le choix des moyens, il faut ſe faire une vertu de la néceſſité.

EUGÉNIE *d'une voix altérée.*

Vous parlez de vertu! & vous allez égorger votre ſemblable!

SIR CHARLES *indigné.*

Mon ſemblable! un monſtre!

EUGÉNIE.

Il vous a ſauvé la vie.

SIR CHARLES *fièrement.*

Je ne lui dois plus rien.

EUGÉNIE *éperdue.*

Grand Dieu! ſauvez-moi de mon déſeſpoir... Mon frère... au nom de la tendreſſe, & ſur-tout au nom du malheur qui m'accable..... Serai-je moins infortunée, moins perdue quand le nom d'un parjure.... quand ſon ſouvenir ſera effacé ſur la terre... (*Plus fort*). Et ſi votre préſomption ſe troûvait punie par le fer de votre ennemi ; quel coup affreux pour un père. Vous, l'appui de ſa vieilleſſe, vous allez mettre au haſard cette vie dont il a tanr beſoin !... (*D'une voix briſée.*) Pour une malheureuſe fille que tous vos efforts ne peuvent plus ſauver. Je vais mourir.

(Madame MURER *ſe jette ſur un ſiége contre la table & appuye ſa tête deſſus*).

SIR CHARLES *avec feu.*

Tu vivras... pour jouir de ta vengeance.

EUGÉNIE *déſeſpérée, du ton le plus violent.*

Non : je n'en ſuis pas digne. En faut-il des preuves ? Ah ! je me mépriſe trop pour les diſſimuler. Tout perfide qu'il eſt, mon cœur ſe révolte encore pour lui : je ſens que je l'aime malgré moi. Je ſens que, ſi j'ai le courage de le mépriſer vivant, rien ne pourra m'empêcher de le pleurer mort. Je déteſterai votre

victoire ; vous me deviendrez odieux ; mes reproches insensés vous poursuivront par-tout : je vous accuserai de l'avoir enlevé au repentir.

SIR CHARLES *en colère.*

L'honneur outragé s'indigne de tes discours, & méprise tes larmes. Adieu, je vole à mon devoir.

EUGÉNIE *égarée.*

Ah, barbare ! arrêtez..... Quelle horrible marque d'attachement allez-vous m'offrir ? (*Madame Murer la retient, Sir Charles sort*).

SCÈNE XIII.

EUGÊNIE, Madame MURER, BETSY.

EUGÉNIE *continuant avec égarement.*

LE spectacle de son épée sanglante arrachée du sein de mon époux.... (*D'un ton étouffé*). Mon époux ! Quel nom j'ai prononcé ! Mes yeux se troublent... les sanglots me suffoquent.... (*Madame Murer & Betsy s'asseyent*).

Madame MURER.

Modérez l'excès de votre affliction.

EUGÉNIE *pleurant amèrement.*

Non : l'on ne connaîtra jamais la moitié de mes tourmens. L'insensé qu'il est : s'il savait quel cœur il a déchiré !

Madame MURER *pleurant aussi.*

Consolez-vous, ma chère fille : l'horrible histoire sera ensévelie dans un profond secret. Espérez, mon Enfant.

EUGÉNIE *hors d'elle-même.*

Non, je n'espérerai plus : je suis lasse de courir au-devant du malheur. Eh plût à Dieu que je fusse entrée dans la tombe, le jour qu'au mépris du respect de mon père, je me rendis à vos instances ! Votre cruelle tendresse a creusé l'abîme où l'on m'a entraînée.

Madame MURER *avec saisissement.*

Quoi !... vous aussi, Miss !...

EUGÉNIE *troublée.*

Je m'égare.... Ah ! pardon, Madame : oubliez une malheureuse..... (*D'une voix ténébreuse*). Où donc est Sir Charles ?.... Il ne m'a pas entendue.... Le sang va couler.... Mon frère ou son ennemi percé de coups....

SCÈNE IV.

Les Acteurs précédens, LE BARON *entre.*

EUGÉNIE *lui crie avec désespoir.*

MON père, vous l'avez laissé sortir !

LE BARON *pénétré.*

Crois-tu mon cœur moins déchiré que le

tien? N'augmente pas mes peines, lorsque le courage de ton frère va tout réparer : (*à part*) ou nous rendre doublement à plaindre.

EUGÉNIE *au désespoir, avec feu.*

Pouvez-vous l'espérer, mon père? La vengeance de sa famille ne vivra-t-elle pas pour faire tomber votre fils à son tour? Nos parens aussi fiers que les siens, laisseront-ils cette mort impunie? Quel est donc le terme où le carnage devra s'arrêter? Est-ce quand le sang des deux maisons sera tout-à-fait épuisé?

LE BARON *avec colère.*

Imprudente! Un cœur aussi crédule, avec autant de moyens de te garantir! (*Betsy sort par le vestibule*).

SCÈNE V.

EUGÉNIE, Mad. MURER, LE BARON, SIR CHARLES, *sans épée.*

LE BARON, *appercevant Sir Charles.*

MON fils! ....

Madame MURER.

Sitôt de retour!

LE BARON.

Sommes-nous vengés?

SIR CHARLES, *d'un air consterné.*

O mon père ! vous voyez un malheureux.... à deux pas d'ici, j'ai trouvé le Com ; il a voulu me parler ; sans l'écouter, je l'ai forcé de se défendre ; mais lorsque je le chargeais le plus vigoureusement.... ô rage !.... mon épée rompue....

LE BARON.

Eh bien, mon fils ?...

SIR CHARLES.

Vous n'avez plus d'armes, m'a dit froidement le Comte ; je ne regarde point cette affaire comme terminée ; j'approuve votre ressentiment ; je connais, comme vous, les loix de l'honneur ; nous nous verrons dans peu...... Il est parti....

Madame MURER.

Pour aller terminer son mariage : voilà ce que j'avais prévu.

SIR CHARLES, *d'un ton désespéré.*

Je suis prêt à m'arracher la vie. Ma sœur ! ma chère Eugénie ! je t'avais promis un défenseur, le sort a trompé mon attente.

EUGÉNIE, *assise, d'un ton mourant.*

Le Ciel a eu pitié de mes larmes, il n'a pas permis qu'un autre fût entraîné dans ma ruine.... O mon père !.... O mon frère !.... serez-vous plus inflexibles que lui ? La douleur qui me tue,

va laver la tache que j'ai imprimée ſur toute ma famille. (*Ici ſa voix baiſſe par degrés* (. Mais ce ſacrifice lui ſuffit; j'étais ſeule coupable, & le juſte Ciel veut que j'expie ma faute par le déshonneur, le déſeſpoir & la mort. (*Elle tombe épuiſée, Madame Murer la reçoit dans ſes bras*).

SCÈNE VI.

LE BARON, SIR CHARLES, Mad. MURER, EUGENIE (*les yeux fermés, renverſee ſur le fauteuil*), BETSY.

BETSY, *accourant.*

ON frappe à coups redoublés.

Madame MURER.

A l'heure qu'il eſt.... ſi matin,... Courez. Qu'on n'ouvre pas. (*Betſy ſort*).

SCÈNE VII.

Mad. MURER, LE BARON, SIR CHARLES, EUGÉNIE.

LE BARON.

POURQUOI?

Madame MURER.

Il y a tout à craindre..... un homme auſſi méchant.... ſon oncle....

LE BARON.

Que peut-on nous faire ?

Madame MURER.

Après ce qui s'eſt paſſé cette nuit, mon frère.... un ordre ſupérieur.... votre fils... que fait-on ?....

SIR CHARLES.

Il n'eſt pas capable de cette lâcheté.

Madame MURER.

Il eſt capable de tout.

SCÈNE VIII.

Les mêmes Acteurs, BETSY *accourant.*

BETSY, *toute eſſoufflée.*

C'EST le Comte de Clarendon.

SIR CHARLES, Madame MURER, *enſemble.*

Clarendon !

LE BARON.

Je le voudrais.

BETSY.

Je l'ai vu dans la cour.... le même habit. Il me fuit.



SCÈNE IX & *dernière.*

Les mêmes, le Comte DE CLARENDON *entre précipitamment sans épée.*

LE BARON, *avec horreur.*

C'EST lui.

Madame MURER.

Il veut la voir mourir.

LE BARON.

Il mourra avant elle. (*Il avance vers lui, & met l'épée à la main*). Défends-toi, perfide.

SIR CHARLES *se jettant au devant.*

Mon père, il est sans armes.

LE COMTE.

J'ai cru que le repentir était la seule qui convînt au coupable. (*Il court se mettre aux genoux d'Eugénie*). Eugénie, tu triomphes. Je ne suis plus cet insensé qui s'avilissait en te trompant; je te jure un amour, un respect éternels. (*Se levant avec effroi*). O Ciel! l'horreur & la mort m'environnent! que s'est-il donc passé?

SIR CHARLES *pleurant.*

Ces nouvelles arrivent trop tard; l'objet de tant de larmes n'est plus en état de recevoir aucune consolation.

LE COMTE *vivement.*

Non, non. L'excès de la douleur seul a porté le trouble dans ses esprits.

Madame MURER *pleurant.*

Hélas ! nous n'espérons plus rien. (*Betsy est debout derrière le fauteuil de sa maitresse, & s'essuye les yeux avec son tablier*).

LE COMTE *effrayé.*

Craindriez-vous pour elle ? Ah ! laissez-moi me flatter que je ne suis pas si coupable. (*D'un ton plus doux*) Eugénie ! chère épouse ! Cette voix qui avait tant d'empire sur ton cœur, ne peut-elle plus rien sur toi ? *Il lui prend la main*).

EUGÉNIE, *rappellée à elle, par le mouvement qu'elle reçoit, regarde en silence, fait un mouvement d'horreur en voyant le Comte, se retourne, & dit :*

Dieux !.... j'ai cru le voir....

LE COMTE *se remettant à ses pieds.*

Oui, c'est moi.

EUGÉNIE, *dans les bras de sa tante, dit en frissonnant sans regarder.*

C'est lui !....

LE COMTE.

L'ambition m'égarait, l'honneur & l'amour me ramènent à vos pieds.... nos beaux jours ne sont pas finis.

EUGÉNIE, *les yeux fermés, & levant les bras.*

Qu'on me laiſſe.... qu'on me laiſſe....

LE COMTE, *avec feu.*

Non, jamais. Écoutez-moi. Cette nuit, en vous quittant, le cœur plein d'amour pour vous, & d'admiration pour un ſi noble ennemi, (*Il montre Sir Charles en ſe levant.*) j'ai couru me jetter aux pieds de mon oncle, & lui faire un aveu de tous mes attentats. Le repentir m'élevait au-deſſus de la honte. Il a vu mes remords, ma douleur; il a lu l'acte faux qui atteſte mon crime & vos vertus. Mon déſeſpoir & mes larmes, l'ont fait conſentir à mon union avec vous; il ferait venu lui-même ici vous l'annoncer : mais, le dirai-je, il a craint que je ne puſſe jamais obtenir mon pardon. Prononcez, Eugénie, décidez de mon ſort.

EUGÉNIE, *d'une voix faible, lente & coupée.*

C'eſt vous!... j'ai recueilli le peu de forces qui me reſtent, pour vous répondre... ne m'interrompez point.... je rends grace à la généroſité de Milord Duc.... je vous crois même ſincère en ce moment.... mais l'état humiliant, dans lequel vous n'avez pas craint de me plonger...... l'opprobre, dont vous avez couvert celle que vous deviez chérir, ont rompu tous les liens.... LE

LE COMTE *vivement.*

N'achevez pas. Je puis vous être odieux; mais vous m'appartenez; mes forfaits nous ont tellement unis l'un à l'autre....

EUGÉNIE *douloureusement.*

Malheureux!... qu'osez-vous rappeller?

LE COMTE, *avec feu.*

J'oserai tout pour vous obtenir. Au défaut d'autres droits, je rappellerai mes crimes pour m'en faire des titres. Oui, vous êtes à moi. Mon amour, les outrages dont vous vous plaignez, mon repentir, tout vous enchaîne & vous ôte la liberté de refuser ma main; vous n'avez plus le choix de votre place, elle est fixée au milieu de ma famille : interrogez l'honneur; consultez vos parens; ayez la noble fierté de sentir ce que vous vous devez.

LE BARON *au Comte.*

Ce qu'elle se doit, ést de refuser l'offre que vous lui faites; je ne suis pas insensible à votre procédé, mais j'aime mieux la consoler toute ma vie du malheur de vous avoir connu, que de la livrer à celui qui a pu la tromper une fois. Sa fermeté lui rend toute mon estime.

LE COMTE *pénétré.*

Laissez-vous toucher, Eugénie; je ne survivrais pas à des refus obstinés.

EUGÉNIE *veut se lever pour sortir, sa foiblesse la fait retomber assise.*

Cessez de me tourmenter par de vaines instances ; le parti que j'ai pris est inébranlable ; j'ai le monde en horreur.

LE COMTE *regardant autour de lui, s'adresse enfin à Madame Murer.*

Madame, je n'espère plus qu'en vous.

Madame MURER, *fièrement.*

Je consens qu'elle vous pardonne, si vous pouvez vous pardonner à vous-même.

LE COMTE, *d'une voix forte & d'un ton de dignité.*

Vous avez raison ; celui qui s'est rendu si criminel, est à jamais indigne de partager son sort. Vous n'ajouterez rien dont je ne sois pénétré d'avance.... (*A Eugénie avec plus de chaleur*). Mais, cruelle ! quand le ciel & la terre déposent contre mon indignité, aucun murmure ne se fait-il entendre dans ton sein ? & l'être infortuné qui te devra bientôt le jour, n'a-t-il pas des droits plus sacrés que ta résolution ? C'est pour lui que j'élève une voix coupable ; lui raviras-tu, par une double cruauté, l'état qui lui est dû ? & l'amour outragé ne cédera-t-il pas au cri de la nature ? (*En s'adressant à tous*). Barbares ! si vous ne vous rendez pas à ces raisons, vous êtes tous, s'il se peut, plus inhumains, plus féroces que le monstre qui a pu outrager

ſa vertu, & qui meurt de douleur à vos pieds. (*Il tombe aux pieds du Baron*). Mon père!

LE BARON *le relevant, lui ſerre les mains, & après un moment de ſilence.*

Je vous la donne.

LE COMTE *s'écrie.*

Eugénie!

LE BARON *à Eugénie.*

Rendons-nous, ma fille; celui qui ſe repent de bonne-foi, eſt plus loin du mal que celui que ne le connut jamais.

EUGÉNIE *regarde ſon père, laiſſe tomber ſa main dans celle du Comte, & va parler. Le Comte lui coupe la parole.*

LE COMTE, *par exclamation.*

Elle me pardonne!

EUGÉNIE, *après un ſoupir.*

Va! tu mérites de vaincre; ta grace eſt dans mon ſein, & le père d'un enfant ſi deſiré ne peut jamais m'être odieux. Ah, mon frère! ah, ma tante! la vue du contentement que je fais naître en vous tous, me remplit de joie à mon tour. (*Madame Murer l'embraſſe avec joie.*

LE COMTE *tranſporté.*

Eugénie me pardonne; ah! la mienne eſt extrême; cet évènement va nous rendre tous auſſi heureux, que vous êtes dignes de l'être, & que j'ai peu mérité de le devenir.

SIR CHARLES *au Comte.*

Généreux ami ! que d'éloges nous vous devons !

LE COMTE.

Je rougirais de moi, si je n'avais aspiré qu'à les obtenir : le bonheur avec Eugénie, la paix avec moi-même, & l'estime des honnêtes gens ; voilà le seul but auquel j'ose prétendre.

LE BARON *avec joie.*

Mes enfans, chacun de vous a fait son devoir aujourd'hui : vous en recevez la récompense. N'oubliez donc jamais qu'il n'y a de vrais biens sur la terre, que dans l'exercice de la vertu.

LE COMTE *baisant la main d'Eugénie avec enthousiasme.*

O ma chère Eugénie !....

Tous se rassemblent autour d'elle, & la toile tombe.

Fin du cinquième & dernier Acte.

APPROBATION.

J'AI lu par ordre de Monseigneur le Vice-Chancelier, *Eugénie*, Drame en cinq Actes, & je crois qu'on peut en permettre l'impression. A Paris, le 27 Juin 1767.

MARIN.